



HAL
open science

Le jardin de l'échange, un laboratoire du faire société : la pratique sociale d'échange de plantes en milieu urbain : le cas du quartier Marcel Sembat à Bègles

Corentin Hamelin

► To cite this version:

Corentin Hamelin. Le jardin de l'échange, un laboratoire du faire société : la pratique sociale d'échange de plantes en milieu urbain : le cas du quartier Marcel Sembat à Bègles. Sciences de l'Homme et Société. 2022. dumas-03708649

HAL Id: dumas-03708649

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03708649>

Submitted on 29 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE JARDIN DE L'ÉCHANGE : UN LABORATOIRE DU FAIRE SOCIÉTÉ

LA PRATIQUE SOCIALE D'ÉCHANGE DE PLANTES EN MILIEU URBAIN
le cas du quartier Marcel Sembat à Bègles

Corentin HAMELIN

Travail Personnel d'Étude et de Recherche (TPER)

Année universitaire 2021/2022

École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Corentin HAMELIN
Date de soutenance orale : 27 janvier 2022

REMERCIEMENTS

A Serge Briffaud, mon professeur référent, ainsi que Marie-Ange Lastrenes et Rémi Bercovitz pour leurs conseils qui m'ont permis d'apprendre, de me faire évoluer dans ma démarche et de mener à bien ce travail.

Je tiens à remercier Marion, Olivier et Éric de m'avoir donné de leur temps et leur confiance. Leurs précieux témoignages et nos discussions ont porté ce mémoire.

A mes parents, beaux-parents, amis et famille pour leur soutien et les nombreuses discussions riches et constructives. Enfin, je remercie Jeanne pour son soutien sans faille.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	10
PARTIE 1 : LE VÉGÉTAL, AGENT DE L'ANIMATION DES RELATIONS SOCIALES.....	15
1 - Les pratiques d'échanges de plantes : le cas du quartier Marcel Sembat à Bègles	16
1.1 - Le choix du sujet.....	16
1.2 - Préalable méthodologique : la démarche empirico-inductive.....	17
1.3 - Le quartier Marcel Sembat à Bègles.....	18
2 - Portraits de pratiquants.....	21
2.1 - Une fédératrice impliquée.....	21
2.2 - Un jardinier engagé.....	25
2.3 - Un retraité passionné.....	32
PARTIE 2 : LE VÉGÉTAL, INDICATEUR DES RELATIONS À L'ESPACE.....	41
1 - Le jardin l'Éphémère, un projet communautaire.....	42
1.1 - L'émergence d'un projet communautaire.....	42
1.2 - Cultiver des moments de convivialité.....	43
1.3 - L'Éphémère et le quartier.....	44
2 - Le jardin privatif en milieu urbain, un espace «outil» propice à l'échange.....	45
2.1 - Le jardin de Marion : un jardin pensé pour l'accueil.....	45
2.2 - Le jardin d'Olivier : une «bulle rurale» expérimentale.....	48
2.3 - Le jardin d'Éric : composer avec le vivant.....	52
3 - Le réseau d'échange au sein du quartier : quand l'invisible devient visible.....	55

PARTIE 3 : LE JARDIN DE L'ÉCHANGE	59
1 - Le concept de jardin : origine notions et histoire récente	60
1.1 - Définition générale : origine et notions.....	60
1.2 - L'histoire récente du «retour au jardin».....	61
2 - Le jardin de l'échange, une utopie réelle ?	62
2.1 - Des territoires marginaux.....	62
2.2 - Entre convergence et divergence : des notions reconsidérées pour une nouvelle définition du concept de jardin.....	63
CONCLUSION GÉNÉRALE	64
BIBLIOGRAPHIE	66

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Depuis quelques décennies, les jardins sont une destination touristique de premier choix au même titre que le patrimoine architectural que constituent les châteaux, les monuments religieux et les centres historiques des villes anciennes. Ces jardins, souvent associés aux hauts lieux de l'histoire de France attirent chaque année des milliers de visiteurs. Parmi les plus célèbres, les jardins de Villandry, le domaine de Courson sans oublier les jardins du château de Versailles, ou encore le jardin de la villa Ephrussi de Rothschild.

Les jardins privés, de moindre mesure, font eux aussi l'objet d'un intérêt particulier. Que ce soit pour leurs richesses florales, leurs agencements ou leurs façons de s'organiser, qu'ils soient animés par une volonté artistique, utilitaire ou d'agrément, chaque jardin transmet un message, une vision. Lieu à la fois riche et complexe, le jardin est l'endroit "où se cristallisent les relations à l'espace et à la communauté dans lesquels s'inscrit la maisonnée" (Bergues, 2011, p. 9). Il est donc reconnu, par son organisation, sa conception et sa pratique, comme l'expression d'un certain rapport au végétal, mais aussi comme l'expression d'un rapport aux autres.

Le fleurissement des jardins « reflète des façons de s'inscrire dans un territoire et de dialoguer avec l'autre » (Bergues, 2011).

En dédiant ce travail à l'échelle du jardin et en qualifiant ce dernier comme le cœur des relations sociales, il semble judicieux de s'intéresser au végétal qui le compose comme un objet intermédiaire créant autour de lui des relations et liens sociaux. La plante serait alors envisagée pour cette recherche comme étant un indicateur de l'évolution des modes d'association des individus dans une période contemporaine. Il est sujet d'envisager la question des échanges de plantes comme agent de l'animation des relations sociales.

Pour structurer ce travail, nous nous baserons sur l'hypothèse suivante comme le fil conducteur de la recherche :

Le végétal n'est qu'un prétexte à produire du lien social.

L'objet de cette recherche vise à exposer tout ce qui compose cette pratique sociale. Il s'agit d'explorer et de comprendre la nature de ce lien social en se focalisant sur les différentes relations que la pratique crée, tout en prenant en compte les espaces dans lesquels elles s'inscrivent. Cette problématique de recherche soulève par conséquent, une multitude de

questionnements sous-jacents : Quels sont les savoirs mis en œuvre dans les jardins privés ? Comment les plantes et les savoirs liés aux plantes se transmettent et s'échangent-ils ? Jusqu'à quel point le jardin n'incarne pas une communauté ? Qu'est ce qui s'échange au-delà du végétal ? Qu'est ce que cette pratique dit-elle sur la société ?

Cette réflexion soulève aussi l'aspect des savoirs propres à la notion d'échange. Car l'échange ne se résume pas uniquement à la transition d'un bien physique, mais aussi à la transmission de savoirs et de savoir-faire jardiniers. Cela s'inscrit dans l'idée que le jardin alimente les discussions et les rapports sociaux. Dans le contexte d'un monde d'échange, et d'une multiplicité d'images, cela questionne aussi le rôle de la plante dans l'espace du jardin ainsi que ses effets spatiaux. La recherche interroge alors comment le jardin se fabrique, comment les plantes y arrivent et comment ces dernières s'y intègrent une fois acquises. Il est aussi question des effets spatiaux relatifs à la dimension sociale, d'échange et de perception liée au végétal de jardin. Comment se spatialisent les réseaux d'échange ? Quelles sont leurs limites ? Comment ce réseau s'organise-t-il ?

L'approche inductive s'est avérée être la plus à même de répondre aux questionnements posés. D'autant plus que l'étude de la question théorique relative à l'objet de recherche a rapidement montré des lacunes. C'est la somme de ces facteurs qui a permis de déclencher un terrain d'investigation. L'intérêt de s'inscrire dans une perspective inductive, est de comprendre et de saisir les processus d'échanges à l'œuvre au sein du terrain.

Ce mémoire repose ainsi sur une enquête ethnographique, en optant pour deux méthodes complémentaires : l'observation et les entretiens. Cette démarche a été menée au sein du quartier Marcel Sembat à Bègles, en particulier dans la rue du Général Faidherbe, reconnue pour son activité associative et communautaire.

En vue d'explorer cette hypothèse de recherche de la façon la plus exhaustive qu'il soit, ce mémoire se divisera alors en trois parties. Avant de présenter plus en détail chacune des parties, ces quelques lignes exposeront son architecture globale.

D'une manière générale, les deux premières parties, consacrées au terrain d'investigation, présenteront en détail, par la mise en place d'une démarche ethnographique, l'organisation sociale et spatiale de la pratique d'échange de végétaux au sein du quartier Marcel Sembat, à Bègles. La troisième partie quant à elle, se verra plus théorique. Elle proposera, au regard de l'état de l'art et de la matière accumulée, de théoriser la pratique sociale d'échange et son rapport étroit qu'elle entretient avec l'univers du jardin. Il faut comprendre que les différentes parties du mémoire sont complémentaires. Toutes relèvent d'un registre particulier. Les deux premiers chapitres s'inscrivent dans un registre descriptif, tandis que la troisième partie se veut analytique.

Plus en détail, le premier chapitre de ce mémoire proposera une introduction au terrain

d'investigation. Puis, par la mise en place de trois portraits de pratiquants, il présentera les diverses pratiques sociales exercées sur le terrain d'investigation, basées sur l'échange de végétaux. Cette première partie permet d'appréhender l'expérience vécue de l'échange de végétaux en procédant pratiquant par pratiquant.

La spatialisation des échanges est un point clé de cette recherche. C'est pourquoi le second chapitre tentera de montrer en quoi la spatialisation si particulière aux échanges de végétaux permet de comprendre cet acte social. Par la mise en œuvre de différentes représentations graphiques, ce chapitre permettra de rendre compte de l'organisation spatiale de cette pratique sociale à deux échelles. D'abord à l'échelle du jardin, puis à l'échelle du quartier.

Finalement, le dernier chapitre proposera une réflexion théorique sur la pratique sociale de l'échange de plantes et dans l'espace au sein duquel elle s'inscrit, c'est-à-dire le jardin. En interrogeant le sens même de la définition du terme jardin, cette partie questionnera le rapport entre le jardin d'échange et le jardin de manière générale. Une façon de discuter les résultats et d'ouvrir des perspectives.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 1 : LE VÉGÉTAL, AGENT DE L'ANIMATION DES RELATIONS SOCIALES

Cette première partie propose de partir du terrain de recherche, c'est-à-dire le quartier Marcel Sembat à Bègles. Elle relatera dans un premier temps le parcours de recherche jusqu'au choix du sujet. Elle présentera alors le terrain d'étude et la méthodologie de recherche employée pour l'approcher. Puis, par une retranscription des pratiques d'échange observées sur ce dernier, elle tentera dès lors de décrire les relations entre individus par la mise en place de portraits de pratiquants. L'exhaustivité et la complémentarité de ces trois portraits permettront d'interroger les relations, leurs natures, mais aussi, et surtout leurs pratiques. La finalité de ce chapitre s'inscrit ainsi dans l'optique de comprendre ce que mobilise et ce qui motive ce phénomène d'échange de plantes. Tout en essayant dans un même temps d'appréhender la façon dont-il s'organise socialement.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTRES

1 - Les pratiques d'échanges de plantes : le cas du quartier Marcel Sembat à Bègles

1.1 - Choix du sujet

Ce travail personnel d'études et de recherche propose d'explorer une thématique propre au paysage et de l'action en ce domaine. Depuis toujours, j'éprouve un attrait particulier pour l'univers du jardin. Il est à mon sens le lieu idéal pour mettre les mains dans la terre et appréhender le monde complexe du vivant dans toute sa diversité d'expression. Cet attrait s'est réellement confirmé à l'occasion de l'enseignement intitulé les "cultures du paysage", dispensé en quatrième année à l'École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Bordeaux. Ce cours m'a apporté des connaissances fondamentales relatives à l'histoire culturelle du paysage, en particulier à travers l'histoire des jardins. J'ai pu réellement prendre conscience de l'importance des parcs et jardins déclinés sous toutes leurs formes à travers l'histoire européenne tant sur le plan culturel, politique et social. Cet intérêt pour le jardin s'est aussi développé à travers la pensée, la vision et le travail de jardiniers paysagistes tels que Pascal Cribier ou Louis Benech. Notamment pour leur analyse des enjeux contemporains du jardin et du paysage, en termes de responsabilité sociale et écologique. Plus qu'un simple espace d'agrément, le jardin est abordé comme un lieu fort de connaissances. Pascal Cribier considère à cet égard le jardin privé comme un terrain d'expériences. À travers un portrait publié dans la revue L'Architecture d'Aujourd'hui, le paysagiste explique que "Le jardin privé concentre le temps et les passions. Ses limites dessinent un territoire de grande liberté, ouvert à la fulgurance." (Cribier, 2011, p. 131, L'Architecture d'Aujourd'hui). D'abord intéressé par le jardin, je me suis naturellement penché sur la question du végétal. Les deux sont intimement liés. Ce sont notamment les travaux des paysagistes Jekyll et Oudolf qui m'ont interpellé. À des époques différentes, tous deux placent la conception végétale au domaine de l'art. Au-delà de sa caractéristique ornementale, la plante devient un acteur du lieu, dont l'un des objectifs est de créer des émotions.

Sans trop d'assurance, j'ai donc évoqué l'idée de développer la recherche sur les éventuels rapports entre l'expérience du jardin et la pratique paysagiste, tout en incluant la question du végétal. La tâche s'avérait peu évidente. D'abord car il semblait difficile de trouver un cadre de recherche précis. Ensuite, il s'est avéré que le thème du jardinage et son apport à la pratique paysagiste n'était pas porteur car déjà étudié précédemment.

J'ai fini par suivre les conseils de mon professeur référent. Sur les trois thématiques générales de départ, celle de la pratique paysagiste a été mise à l'écart. Il restait donc celle sur le jardin et celle sur le végétal. Comment les imbriquer de façon à construire un sujet inscrit dans une perspective de recherche et orienté vers la production de connaissances ? Il a alors été question des savoirs jardiniers liés à la plante mis en œuvre au sein du jardin. Invoquer la notion de

savoir induisait la notion de transmission. La dimension sociale, tournée vers l'univers du jardin et des plantes qui le compose, prenait alors tout son sens. Il a alors été conclu d'envisager la question des échanges de plantes comme agent de l'animation des relations sociales. Ainsi, le sujet constitué, la recherche pouvait débiter par la mise en place d'une démarche de recherche pour obtenir des matériaux et collecter des données.

1.2 - Préalable méthodologique : la démarche empirico-inductive

La démarche déductive semblait à première vue la plus adéquate. Elle nécessitait de constituer un état de l'art et de repérer les questions émergentes. Et dans un même temps de développer une problématique et des hypothèses de recherche. Le travail débuta alors par l'exploration d'une bibliographie scientifique relative au thème de l'échange de plantes de jardin. La tâche s'avéra délicate. Indépendamment, les travaux relatifs à la thématique de l'échange sont nombreux. Il en est de même pour les ouvrages scientifiques dédiés aux jardins et aux plantes. Cela-dit, il a été difficile de trouver des écrits scientifiques traitant ces trois thèmes de façon liée. L'état de l'art se trouvait en réalité peu fourni, il présentait des lacunes. En l'état, ce manque de matériaux scientifiques ne permettait pas de construire la recherche. La démarche déductive adoptée n'était pas la plus appropriée pour traiter ces sujets. Puisqu'il n'était pas possible de trouver suffisamment de matériaux à travers la littérature scientifique, il a été question de rebondir et de partir de données brutes, matérielles et observables. Il a fallu emprunter une méthode propre au domaine des sciences humaines. La démarche de recherche s'est alors tournée vers une approche empirico-inductive. En déterminant un terrain, il est alors possible d'observer concrètement le phénomène d'échange de plantes issues et destinées au jardin. Cette démarche permet de passer d'observations brutes et d'analyses, à des perspectives plus générales. C'est cette matière accumulée sur le terrain, couplée à des lectures scientifiques qui seront susceptibles de confronter mon raisonnement à des questions d'ordre théorique. L'apport des sources scientifiques est bien présent. Il intervient seulement dans un second temps, avec la volonté de monter en généralité. C'est un apport complémentaire qui permet néanmoins de définir le cadre de recherche et d'approfondir les sujets exposés. La démarche générale de recherche qualifiée de qualitative accorde de ce fait une grande importance au terrain. L'exercice était inédit, il m'a fallu porter la casquette de l'anthropologue afin d'appréhender mon rôle d'enquêteur. Pour cerner au mieux le phénomène il est nécessaire de s'immerger au cœur du lieu d'investigation. Sous la forme d'une enquête sociale, la démarche sollicite une entrée ethnographique. Cette méthode fera émerger des observations sur la nature des relations. Elle permettra ainsi de collecter des données ou informations dans un système complexe pour comprendre la dynamique et les pratiques liées à l'acte social d'échange de végétaux. Pour collecter ces données, deux outils sont mis à disposition. D'un côté l'observation, d'un autre côté les entretiens. Tous deux ont leurs limites, ils sont complémentaires. L'observation permet de voir concrètement des faits là où un entretien met en lumière une pensée. Pour

cette recherche, l'observation directe était difficilement envisageable. En effet, la pratique d'échange de plantes est peu évidente à observer sur le terrain. Cela s'explique notamment par le caractère informel de cet acte, ce point sera expliqué plus en détail par la suite. Pour cette enquête sociale, les entretiens ont été privilégiés en premier lieu. Les entretiens livrent de la matière que n'apportent pas les observations directes. Ils ont permis de retracer le parcours des pratiquants et d'exposer leurs pratiques, une façon de mieux les comprendre. La démarche déductive mise de côté, il n'était plus question à travers cet exercice d'établir des hypothèses qu'il fallait valider ou réfuter. Pour accompagner et guider la démarche inductive mise en place, privilégiant l'étude de faits réels, une hypothèse a été mise en place. Elle est en quelque sorte le fondement de cette recherche ; la voici :

Le végétal est une façon de générer du lien social.

Parallèlement à la construction méthodologique de la recherche, il fallait choisir un terrain d'investigation répondant à la fois à plusieurs critères et étant aussi assez riche pour développer la démarche de recherche. Ce terrain sera mis à l'épreuve dans l'optique de récolter des données pour construire de la connaissance.

1.3 - Le quartier Marcel Sembat à Bègles



Situation du territoire d'étude au sein de la métropole bordelaise. (Hamelin Corentin, 2021)

Le territoire de la métropole bordelaise est vaste. Il met à disposition une multitude de terrains. Plusieurs critères entrent en ligne de compte dans le choix du quartier :

Le quartier doit présenter un tissu urbain composé de maisons ayant leur propre jardin.

La majorité des habitants du quartier a un intérêt particulier pour le jardinage.

Le quartier doit présenter les signes d'une vie communautaire et associative.

La démarche initiale proposait de cibler plusieurs quartiers de la métropole bordelaise. Cette diversité de situations spatiales et sociales permettant de comparer les quartiers les uns aux autres afin d'établir des critères agissant en faveur ou en défaveur de la pratique d'échange. Pour des raisons de faisabilité, et dans un souci de temporalité, il a été finalement convenu de cibler un seul terrain. Cela permettra d'explorer en profondeur la pratique sociale d'échange de plantes au sein d'un même lieu en essayant de déceler dans les moindres détails les facteurs qui influencent l'acte d'échange.

Finalement, le choix s'est tourné vers la commune de Bègles. Le terrain a été circonscrit au quartier Marcel Sembat. Ce secteur de la ville présente des éléments non négligeables qui ont confortés ce choix. Situé au sud de Bordeaux, ce quartier a avant tout la particularité d'être constitué en majorité de maisons mitoyennes et de plein pied pour la plupart. Celles-ci ont toutes un jardin privatif. Le quartier est aussi reconnu pour sa vie associative et communautaire. En s'intéressant davantage au lieu, un axe semble se démarquer tout à fait au nord du quartier. Il s'agit de la rue à sens unique du Général Faidherbe. À son échelle, elle pourrait être assimilée à l'artère communautaire des lieux. Elle dessert en effet deux espaces où la vie associative y est développée. Il s'agit du café associatif le Radis Noir et le jardin communautaire l'Éphémère. La présence de ce jardin communautaire est un point non négligeable quant au choix du terrain d'observation. Son activité croissante atteste d'une réelle volonté collective de projet communautaire à l'échelle du quartier. En ce sens, il constitue un lieu d'accroche au sein d'un terrain d'investigation laborieux à circonscrire.

Cela pose la question de la délimitation du terrain d'étude, à la fois spatiale et temporelle. D'emblée, il est difficile de déterminer l'unité du terrain. Cela s'explique par la complexité des faits observés. Un échange ne s'inscrit pas systématiquement dans un lieu et dans un temps précis. Le terrain à pour ainsi dire une double face, il est à la fois homogène et hétérogène. Si les habitants ont tous pour espace commun le quartier et sa pratique, il n'empêche que ce sont une multitude d'espaces, tous uniques qui constituent le quartier. Les espaces publics, la rue, le jardin communautaire, les jardins privés, tous sont des espaces à considérer au cas par cas. Il faut voir le quartier comme le terrain d'étude général dans lequel on retrouve plusieurs petits terrains d'observation. Pour cette démarche empirique, il n'a donc pas été question de couvrir le maximum de jardin au sein du quartier. J'ai plutôt essayé, par les différents entretiens réalisés, d'obtenir une diversité d'approches et donc de jardins dans l'idée d'enrichir l'analyse. Il est important de rappeler que la démarche de recherche se veut qualitative, partant d'une

situation concrète, de faits, de données brutes réelles et observables. Cela implique une certaine rigueur dans l'exercice d'observation, la retranscription des faits relevés sur le terrain ayant pour but de plonger le lecteur dans l'univers des lieux. Pour cette enquête il a donc été préférable de se défaire des aprioris et d'aborder le terrain avec un œil nouveau. Il y a tout un travail de distanciation à faire pour rendre le familier exotique et produire un regard scientifique (Hannerz, 1983).

L'enquête sur le terrain s'est étalée du mois d'août 2021 jusqu'à la fin du mois d'octobre 2021. Elle a mêlé phases d'entretiens et phases d'observations. Comme évoqué précédemment, l'enquête s'est d'abord attardée sur le cas du jardin l'Éphémère, une façon de comprendre le contexte social et de favoriser la mise en relation avec les différents acteurs du quartier. C'est avec ces premiers éléments et par l'obtention de quelques contacts qu'elle a pu se poursuivre en s'intéressant cette fois-ci à trois habitants du quartier et à leurs jardins privés par une série d'entretiens. Ces trois portraits, tous exhaustifs, visent à exposer un fragment de l'organisation sociale des échanges au sein du quartier.



- — — Limites du terrain d'investigation
- — — Limites du quartier

Délimitation approximative du périmètre du terrain d'étude au sein du quartier Marcel Sembat. (Hamelin Corentin, 2021)

2 - Portraits de pratiquants

À Bègles, au sein du quartier Marcel Sembat prend place une pratique sociale basée sur les échanges de végétaux. Pour comprendre cette pratique, ses dynamiques et ce qu'elle implique, une série d'entretiens a été réalisée dans un premier temps avec des habitants du quartier. Les personnes enquêtées répondent à des critères en lien avec l'objet de recherche. L'échantillon doit en ce sens être un habitant du quartier, propriétaire et détenteur d'un jardin au sein duquel il pratique le jardinage. L'arpentage du terrain et le déroulement des faits m'ont dirigé vers trois acteurs des lieux qui ont suscité mon intérêt. Ces trois pratiquants ont été interrogés en présentiel sur leurs lieux de vie, que ce soit au jardin communautaire l'Éphémère ou au sein même de leurs propres jardins. Les différentes restitutions rendent compte successivement des diverses discussions avec les enquêtés. De ce fait, l'ordre dans lequel les échantillons ont été investigués a été conservé. Cette façon de présenter le récit dans l'ordre des faits permet de rendre compte de l'expérience de terrain et des différents liens créés avec le temps.

L'entretien permet de guider le discours des habitants interrogés à travers une série de thèmes définis au préalable. De cette façon, une première partie se concentre sur la notion d'échange en questionnant les pratiques, la nature et les raisons qui motivent un tel acte. S'en suit une seconde partie qui s'intéresse à l'individu interrogé, une façon de cerner le personnage et d'expliquer ses façons d'agir exposées au préalable. La troisième et quatrième partie de l'entretien s'intéresse davantage à la notion d'espace. D'abord en se concentrant sur le jardin privatif, sa pratique et sa construction. Puis, plus globalement sur la spatialisation du réseau d'échange. L'entière des matériaux accumulés grâce à ces deux derniers thèmes font l'objet d'un second chapitre d'écriture au sein de ce travail de recherche. Cette partie permet d'exposer la pratique sociale d'échange selon trois habitants au sein du quartier. Ce sont donc les deux premières parties de l'entretien qui alimentent ici le récit.

À travers ces trois portraits s'esquisse un paysage de pratiquants d'échange de plantes. On retrouve des profils très différents où l'échange s'ancre dans des pratiques variées, propres à chaque individu. Les portraits permettent aussi de souligner le poids des variables sociologiques, âge, sexe ou appartenance sociale. Il est important de souligner que la tentative de typologie présentée ici s'inscrit avant tout dans une visée explicative.

2.1 - Une fédératrice impliquée

En contactant le jardin l'Éphémère fin août, je fais la connaissance de Marion, salariée du jardin. Après une courte présentation, je lui présente mon sujet et l'objet de ma recherche et l'envie d'enquêter sur le quartier Marcel Sembat et le jardin communautaire. Très avenante

et intéressée par le sujet, elle m'invite à venir au jardin afin de faire connaissance et d'échanger.

La semaine suivante, je rencontre Marion au jardin l'Éphémère. Je découvre un vaste espace caché derrière un grand mur. Tout en arpentant le jardin, Marion m'explique dans les grandes lignes l'histoire des lieux. Je découvre les butes cultivées, l'enclos à chèvres et les poules, la petite serre et la cabane abritant une bibliothèque et une grainothèque. Finalement, nous nous installons autour d'une petite table près de la guinguette du jardin pour continuer la discussion.

Bordelaise depuis un certain nombre d'années, c'est en 2008 que Marion acquiert une maison et son jardin rue du Général Faidherbe. Son parcours professionnel dans le milieu du travail social et sa constante envie de faire des choses avec les autres l'ont poussé à se rapprocher du comité de quartier. Marion m'explique qu'avec d'autres habitants, elle est à l'origine du projet de jardin communautaire. En toute humilité, elle s'assimile à la locomotive du projet : *« j'ai initié une sorte de mouvement fédérateur autour de ce projet communautaire, malgré le fait que ça ait bougé, que des gens soient partis, d'autres revenus, j'ai toujours été ce fil conducteur. »* (Marion, entretien du 26 septembre 2021). La suite de la discussion expose en détail les activités et l'organisation du jardin communautaire. Ce discours fera l'objet d'une partie à part entière en chapitre deux, destinée à présenter les raisons d'être de ce jardin, mais aussi les pratiques d'échange qui y sont exercées et comment tout ceci s'organise spatialement.

Je poursuis la conversation au sujet de ses pratiques jardinières. Là aussi, l'aspect social semble prévaloir. Que ce soit au sein de son cercle familial, amical ou dans les actions qu'elle entreprend au quotidien, le végétal apparaît comme une passion où le jardinage agit comme un levier pour aller vers les autres. Son attrait pour le jardin vient du cercle familial; ses grands-parents y étaient tous les jours. Elle évoque des souvenirs ancrés comme l'odeur de la serre de son grand-père à l'époque des tomates ou le goût des bons haricots du jardin. Ce qui est intéressant avec la pratique du jardin, c'est la façon et la facilité qu'elle a à créer des souvenirs et des histoires. Cet aspect familial, Marion tente de le faire perdurer chez elle avec ses filles :

“Mes deux filles ont chacune leur petit espace dans le jardin, elles cultivent toutes les deux des choses différentes. On partage beaucoup autour de ça. Cette année on a mis des courgettes, des courges, plein de plants différents. Légumes et ornementales, un peu des deux car j'aime bien le mélange des deux. J'avais plein de fleurs de zinnia cette année, c'était tout coloré, c'était trop beau. Donc oui, oui, j'ai ce rapport là aussi dans ma vie perso.”

(Marion, entretien du 26 septembre 2021)

Hors de la maisonnée, Marion met en place au travers de sa vie associative et professionnelle des actions qui impliquent le jardinage. C'est le cas à la maison d'arrêt pour femme du centre pénitentiaire de Gradignan où elle a initié un projet de jardin avec et pour les détenues.

“Ce petit espace de vivant qu'elles se créent est vecteur de messages très puissants. Le temps est long

quand on est dans une cellule. Voir les plantes se développer lors des sorties, ça renvoie aussi à soi-même et à la façon dont on évolue. Symboliquement c'est hyper intéressant."

(Marion, entretien du 26 septembre 2021)

Je comprends assez vite que Marion à toujours eu ce besoin de mettre les mains dans la terre et d'agir avec le vivant. D'ailleurs, «*au jardin, on ne s'ennuie pas !*» dit-elle.

À travers la pratique du jardin, elle évoque la volonté qu'elle a de recréer dans son quotidien «ces petits instants privilégiés avant le vivant» et de voir les choses grandir, vivre, évoluer. Elle ajoute «*ça me remplit de joie. Il y a vraiment des matins où je me dis " vite, il faut que j'aille voir dehors ce qui se passe !"*». La pratique du jardin, c'est une passion qui, pour elle, allie une forme de bien être à une nécessité d'aller vers les autres. La notion de partage semble très présente dans sa vie. J'en profite pour lancer la conversation au sujet des échanges de végétaux. Marion m'explique que recevoir, donner et échanger sont des choses qui lui arrivent souvent. Que ce soit à l'Éphémère, avec les bénévoles, avec ses voisins, sa famille et ses amis aussi. Je me rends alors compte que pour elle, la pratique de l'échange est complémentaire à sa pratique du jardin. L'un ne va pas sans l'autre. Semis, boutures, graines, bulbes, savoirs jardiniers, retours d'expériences sont autant de moyens qui déclenchent des actes d'échange, de partage et qui alimentent plus globalement cet épanouissement social. Finalement, c'est une pratique qui l'accompagne dans sa vie quotidienne. L'objet de l'échange est parfois issu d'expérimentations des plus anodines qu'il soit. À ce propos, Marion me raconte une anecdote sur un fagot d'osier:

"Un ami qui fait des paniers nous avait ramené un fagot d'osier. On les avait mis dans l'eau pour qu'ils racinent. On avait pour projet de faire une cabane végétale au jardin communautaire avec. Une fois réalisée, j'ai coupé tous les bouts racinés qui dépassaient et qui étaient morts d'apparence. Puis je les ai mis dans un seau avec un fond d'eau en me disant qu'ils allaient peut-être reprendre mais sans y croire beaucoup puis je l'ai oublié. Et trois semaines après, des grandes feuilles avaient poussé, en fait l'osier n'était pas mort. De base on devait les jeter. Autour de cet osier c'est intéressant car j'en ai donné à pas mal de voisins, ça a bien circulé dans le voisinage. Ça arrive souvent qu'on s'échange des choses comme ça."

(Marion, entretien du 26 septembre 2021)

Elle m'explique aussi que les saisons rythment beaucoup les échanges. À la fin de l'hiver ce sont les semis, au printemps ce sont les boutures, à la fin de l'été c'est la période de récolte des graines. Les différentes plantes et fleurs du jardin font l'objet d'échanges dans leur état originel mais aussi sous d'autres formes. À ce sujet, Marion évoque les tisanes qu'elle confectionne en grande quantité pour les donner à son entourage. Globalement, les échanges se font de façon informelle. Il n'y a pas de protocole prédéfini à l'échange. Pour Marion, ce sont les relations du quotidien qui engendrent ces dons et contre dons. Si, lors d'une conversation, un quelconque voisin lui dit qu'il aime la menthe, elle se fera un plaisir de lui faire une bouture pour lui donner.

L'aspect matériel de la transmission a été évoqué, mais qu'en est-il de l'aspect immatériel ? Là aussi pour Marion, cela se fait de façon très informelle. Elle m'évoque son intérêt pour les plantes médicinales dont elle a quelques connaissances. À l'Éphémère, elle prend du plaisir à répondre aux questions des visiteurs à ce sujet. De façon personnelle, avec ses enfants, ces échanges ne se font pas de façon purement didactique et pédagogique. Elle me donne l'exemple des balades qu'elle a l'occasion de faire avec ses filles : *« quand je me balade, si mes filles se font piquer par des moustiques je leur dis que le plantain sert à apaiser les piqûres. La transmission se fait aussi comme ça. Je sais que mes filles adorent ça, elles reconnaissent plein de plantes grâce à tous ces moments d'échange ! »*.

Quand je lui demande ses motivations, ce qui la pousse à transmettre, Marion me fait part de plusieurs aspects. D'un côté, des motivations de l'ordre de l'engagement écologique, voire politique. De l'autre côté, des motivations issues du cercle privé, familial et amical, davantage axées sur le caractère sentimental et les affinités liées à l'échange.

En échangeant des graines et des plantes dont elle connaît la provenance, Marion agit quelque part en faveur du respect et de la préservation du vivant. Elle privilégie ainsi des semences naturelles, anciennes et reproductibles, à l'opposé des semences modernes et hybrides. Pour elle, derrière cet engagement, il y a aussi une certaine forme de plaisir dans l'action du don. Elle fait référence aux sachets de graines qu'ils ont pour habitude d'offrir aux jeunes à la fin de leur service civique au sein du jardin l'Éphémère. *« C'est aussi symboliquement dire à la personne qu'il y a des choses qui vont germer à partir de cette expérience »*, dit-elle. Pour Marion, plus il y aura d'action dans ce genre, plus les gens prendront conscience de l'importance du végétal, surtout dans un milieu urbain comme celui qu'elle a l'habitude de fréquenter : *« c'est bien d'avoir conscience en théorie. Mais concrètement, cultiver ton petit pied de thym sur ton balcon, donné par un ami, c'est encore autre chose, c'est personnalisé, il y a un engagement, comme un devoir, quelque chose à honorer »*.

Échanger des plantes, pour Marion, c'est une façon privilégiée d'entretenir des relations fortes avec son entourage. Pour illustrer cet aspect de sa pratique, elle me raconte l'histoire de son bergamotier :

« Pour mon anniversaire cette année des amies m'ont offert un bergamotier. Elles savaient que j'adorais cet agrume. Puis l'huile essentielle de bergamote est associée à la joie. Il y a un truc autour de ça. Du coup elles sont allées se le procurer chez un petit pépiniériste bio. Finalement c'est hyper touchant. Moi j'adore ce genre de cadeau parce qu'on reçoit la plante mais surtout toute l'intention qu'il y a derrière, de ces personnes qui me connaissent suffisamment bien pour savoir que c'est cet arbre qu'elles ont choisi pour célébrer ce moment-là. C'est très touchant ! Et je pense qu'à titre personnel, je fais pareil aussi. J'assimile donc ce bergamotier à mes amies qui me l'ont offert. C'était à une période où j'ai fait beaucoup de choses avec elles parce que j'avais ce besoin d'être un peu entre femmes. Et pour moi c'est un peu le symbole de ce moment-là. Quand je vois ma petite bergamote qui grossit, j'en ai qu'une, je me dit c'est chouette, ça symbolise aussi ces moments qu'on a passé, de solidarité entre

femmes. Des choses qui me font du bien.”

(Marion, entretien du 26 septembre 2021)

Derrière chaque don, chaque plante se cache donc une intention particulière envers la personne sujette au don. Il y a tout de même, selon ses propos, une échelle de valeur. Une plante a un caractère précieux contrairement à une simple bouture de romarin qui ferait moins d'effet. Cela dit, ça reste «*un bout de vivant*» comme elle dit, qui a été cultivé et donné. L'intention est donc toujours présente.

Depuis quand et de quelle façon est né cet intérêt pour la pratique sociale de l'échange ? Pour Marion, le fait d'avoir un entourage qui partage un intérêt commun pour le vivant et pour les plantes favorise cette pratique. Au-delà de ça, il s'agirait aussi d'une question d'éducation dès le plus jeune âge. Ses paroles clôturent ici la conversation et permettent ainsi de bien cerner le personnage :

“Dès très tôt, cette notion d'échange s'acquiert dans la façon dont on grandit. Il y a des gens qui ont un détachement par rapport au matériel. Ces gens-là seront peut-être plus généreux. Ils voient des choses précieuses de la vie autrement que dans la valeur de tel objet. Et ça je pense que ça conditionne la facilité qu'on va avoir à échanger, donner ou troquer. Il y a un truc très intrinsèque aux individus puis après je pense qu'il y a la notion de famille et de pratiques dans la famille. Je pense que je me retrouve bien là dedans.

Oui des espaces de gratuité ça existe. On a tous trop de choses chez nous et on peut les déposer à un endroit pour que les gens se servent. Et il n'y a pas forcément un échange monétaire derrière. C'est pas grave en fait, au contraire, ça amène d'autres choses.”

(Marion, entretien du 26 septembre 2021)

À travers les discussions, le profil de Marion se dessine. C'est une femme passionnée, à l'écoute de ceux qui l'entoure. Sa pratique de l'échange est complémentaire à son implication sociale et à sa façon de jardiner.

2.2 - Un jardinier engagé

L'entretien avec Marion au jardin communautaire a été l'occasion de rencontrer très brièvement Olivier, lui aussi membre du jardin l'Éphémère. Elle m'avait conseillé de prendre un temps pour discuter avec lui et m'avait dit à son sujet : «*lui son truc, c'est de semer des graines dans des interstices. Il fait pousser des trucs incroyables dans presque rien !*».

Le contact fait, nous convenons d'un moment pour nous rencontrer début octobre au jardin l'Éphémère. J'arrive en fin de journée, après de rapides salutations, Olivier me propose un verre, nous parlons de la pluie et du beau temps. La conversation revient rapidement sur l'intérêt de ma venue. Je lui présente ma recherche, ma démarche et mon envie d'en apprendre

davantage sur sa pratique de l'échange de plantes dans sa vie quotidienne, que ce soit au sein du quartier et en dehors.

Olivier se présente longuement. Il faut dire qu'à seulement 27 ans, il a déjà accompli un bon nombre de choses. Cette présentation semble essentielle pour comprendre dans un second temps ses actions qu'il évoque dans cet entretien. Issu d'une famille d'origine basque et grecque, c'est en 2017 qu'il décide de quitter Paris où il a vécu un an afin de s'installer à Bègles, quartier Marcel Sembat. D'abord rue Jean Pauly, puis rue du Général Faidherbe où il vit aux numéros 43 et 45 depuis un an maintenant, une habitation baptisée Cul de Sac. La raison de son arrivée à Bordeaux s'explique par l'envie de faire des études d'anthropologie. Un mémoire venait marquer la fin de sa licence. À travers cet exercice, il m'explique sa volonté d'approfondir la notion d'échange et de rencontre hors du système marchand. C'est-à-dire au sein d'un système qui ne comprend pas un échange impliquant une hiérarchisation monétaire. Pour lui, le covoiturage semblait être un sujet de recherche idéal. Je commence donc à deviner le personnage, à la fois sociable, cultivé et curieux. Il semblerait qu'il soit particulièrement investi dans des questions d'enjeux sociétaux. Je remarque aussi cette constante volonté de créer du lien à travers les projets qu'il entreprend : *«Où j'habitais à Jean Pauly il y avait une allée bitumée qui traversait l'usine. Avec mon coloc on avait eu l'idée d'installer des sortes de bacs partagés de plantes aromatiques pour faire joli mais surtout pour faire du lien avec les habitants de l'allée.»* (Olivier, entretien du 5 octobre 2021). En parallèle de ses études, Olivier m'explique que son arrivée à Marcel Sembat l'avait rapproché du jardin l'Éphémère dont il ne connaissait pas encore l'existence. L'enchaînement des rencontres et le déroulé des événements l'ont poussé à faire un service civique au jardin communautaire de janvier à juin 2021. Actuellement, il est membre du conseil d'administration et participe au développement des activités du jardin. À l'entendre, je comprend à quel point ce lieu compte pour lui :

“J'ai commencé à venir au jardin, à rencontrer des gens. C'est là que j'ai rencontré Marion qui m'a introduit au lieu. Et maintenant quand j'y pense, c'est un lieu qui a transformé ma vie dans le sens où ça créer de la rencontre. Alors oui, il y a des végétaux, on cultive un peu. Mais c'est plus un prétexte, une façade qu'un pas en avant dans la souveraineté alimentaire. Ça reste donc un lieu, à portée des habitants pour se retrouver dans cette sorte de bulle. C'est vraiment une bulle dans laquelle je me sens bien.”

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

Les rencontres faites au sein de l'Éphémère lui ont permis de découvrir la scène squat qu'il ne connaissait pas. Il m'explique que ces moments de partage avec les squatteurs ont éveillé en lui un intérêt pour l'univers du squat. Il décide de mettre de côté le thème du covoiturage pour consacrer pleinement son mémoire d'anthropologie à la pratique du squat. N'ayant pas assez de matière, il se résout à prendre une année sabbatique pour développer un projet de squat au service de sa recherche.

“Il y a pleins de facteurs qui font que les rencontres que j’ai fait au jardin communautaire m’ont permis d’ouvrir un œil sur le monde du squat que je ne connaissais pas. Et en fait, dans la rue, il y a le 45 et le 43 qui sont squattés depuis 4 ans maintenant. C’est la première fois que j’allais dans un squat. Je suis tombé sur des squatteurs qui politisaient leur manière de vivre et qui avaient un recul sur leur façon de faire. Par l’occupation du squat, de leur lieu de lutte, ils adoptaient une démarche anticapitaliste. C’est une façon de se questionner sur ce qui s’y passe culturellement et économiquement. Mais ce sont aussi des réflexions sur les notions de loyer, de découpage foncier, de cadastre. C’est un sujet qui m’a beaucoup intéressé pour mon mémoire d’anthropologie.

(...) C’est là que j’ai eu l’envie d’ouvrir un squat. Pour moi la ville est un espace où les rencontres sont peut être plus faciles. On avait donc pour projet de créer un lieu où on pratiquerait une sorte d’alternative à la culture de la terre. En utilisant l’espace intelligemment, on a apporté des réflexions sur la souveraineté alimentaire notamment. Ce lieu on l’a appelé le Faubourg des Odeurs, en référence aux anciennes sécheries à morue de Bègles. On s’est installé dans une grande bâtisse inhabitée appartenant à Euratlantique, rue des Quatre Castéra. Ça a pris la forme d’une ferme alternative. Aujourd’hui c’est encore habité, mais il n’y a plus d’activité liée à la culture.

(...) Je voulais aussi développer le concept de récupération en l’étendant aux terrains et aux bâtiments. Avec l’urbanisation, il y a pleins d’espaces qui se retrouvent à l’abandon le temps que le foncier puisse s’en saisir. Je commençais à voir un peu tout ça en me disant là il y a un terrain, on peut lancer une dynamique, faire pousser des choses dessus. Là il y a des maisons vides, on peut faire de la récupération de maison. C’était l’idée de voir les ressources à disposition pour la vie humaine. Dans l’optique d’avoir un mode de vie subversif à un espèce d’état totalitaire marchand et créer des nouvelles zones d’échanges qui demandent pas forcément de passer par de l’argent.”

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

Pour résumer, les activités actuelles, passées, mais aussi futures d’Olivier enveloppent grossièrement l’ensemble du quartier Marcel Sembat. Toutes sont liées à une pratique du jardin. Par le passé, il y avait le Faubourg des Odeurs et sa ferme alternative ainsi que le Jardin Survolté, une parcelle jouxtant le poste de transformation juste derrière le jardin communautaire. Son activité a été interrompue par manque de bénévoles. Actuellement il y a le jardin communautaire et ses buttes de cultures ainsi que son jardin d’expérimentation chez lui à Cul de Sac. À ces deux lieux s’ajoute un dernier jardin, le Bariollet, exploité depuis peu. Pour Olivier, c’est un espace très prometteur :

“ Pour l’instant on le fait discrètement, c’est un terrain qui appartient à Euratlantique. Ce n’est pas en lien avec le jardin l’Éphémère. Les maisons sur la parcelle ont été squattées pendant 1 an, puis elles ont été rasées en 2017. Depuis, il ne se passe rien. La nature a repris ses droits et c’est très riche. Il y a un pommier qui donne des bonnes pommes, un cerisier, un figuier, de la mélisse, de la camomille et pleins de blettes sauvages ! Et ça fait 3000 mètres carrés. Donc dans le quartier on s’est dit que ça pourrait être une extension productive du jardin. Avec des légumes oubliés et des semences rustiques. On a commencé à cultiver la parcelle et on a eu une bonne récolte cette année. Mais l’idée c’est de tout occuper et de faire en sorte que ce soit un jardin fonctionnel et productif, en incluant les habitants, comme un bien commun. ”

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

Cultiver cette parcelle s'inscrit dans l'idée de cerner les délaissés urbains aux riches potentiels en termes de culture. Il me dit qu'il y en a un peu partout au sein du quartier. Il compare sa vision aux différents mouvements qui appellent des gens à s'impliquer en mettant les mains à la terre en pleine ville. Pour lui :

“Il y a plein de gens qui passent dix ans de leur vie en ville afin d'accumuler de l'argent pour acheter à la campagne. Seulement, en ville, beaucoup n'ont pas l'opportunité de mettre les mains dans la terre, par manque de temps, d'espace. Avec ce genre d'action, c'est d'une pierre deux coups. Tu peux rester en ville et avoir pour projet de partir à la campagne et en même temps apprendre et pratiquer, via des transmissions, des échanges de connaissances et de savoir-faire.”

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

À l'issue de cette présentation, je découvre un jeune homme très actif et engagé socialement dans les projets qu'il entreprend. Il regorge d'idées, le quartier Marcel Sembat s'assimile à son terrain d'action, où il expérimente, il pratique, où il met en place ses idées. Mais qu'en est-il de sa pratique des végétaux, des plantes, plus globalement du jardin ? Au vu de ses propos, il est évident qu'elle occupe une grande partie de son temps. Je le lance sur le sujet en essayant de comprendre dans un premier temps les origines de cet intérêt pour le jardinage. D'emblée, je ressens sa volonté d'agir qui prend le pas sur son discours : *«c'est à travers le jardin que j'ai commencé à me sentir actif en me disant qu'à travers cette pratique je pouvais sortir de la théorie, mettre les mains à la terre et agir.»*. Il explique que ses parents ne pratiquaient pas, par manque de temps, d'envie et d'espace. Mais un de leur ami, qu'il considérait comme un grand frère, avait un potager. Les visites répétées ont commencé à éveiller un intérêt pour le jardinage. Olivier m'explique qu'avec du recul, ce n'est pas tant le jardinage qui l'intéresse aujourd'hui, mais plutôt la vision politique qu'il y a derrière cette pratique :

“Pour moi l'écologie sans politique, sans lutte des classes et sans une certaine vision sociale c'est du jardinage. Et moi ce n'est pas du jardinage que je veux faire. Ce n'est pas mettre de l'ordre, mais au contraire, faire irruption dans un monde où le pouvoir se maintient depuis trop longtemps. C'est recomposer les mondes.”

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

J'évoque alors la notion d'échange de végétaux. Marion m'avait raconté qu'il était un acteur important du réseau au sein du quartier. Pour mieux comprendre sa pratique de l'échange, Olivier me présente d'abord avec des mots témoignant d'un certain degré d'engagement sa démarche et sa vision des choses en tant que militant engagé où l'échange s'inscrit pleinement dans sa façon d'agir.

“Je prends cette pratique d'échange et le jardinage comme un outil. Faire un jardin ça peut être un acte militant, de résistance. Mais ça dépend de la manière de conscientiser et de la façon dont l'échange au sein du

jardin se développe et se construit avec son entourage. À travers le jardin j'ai pu me mettre au service de la pratique. À travers l'échange j'essaie de rallier une théorie à la pratique et à acter ça comme de l'action directe. J'ai envie de me faire mon propre exemple tout en m'alimentant des exemples autour de moi. Je vois qu'ailleurs des choses sont faites. Ici aussi c'est possible, il faut passer à la pratique.

(...) Je suis clairement dans la position de vouloir rejoindre les rangs d'un mouvement révolutionnaire et le rendant réaliste, en lui ajoutant du corpus, du concret. Avec un horizon de philosophie anarchiste ou libertaire. À travers ça, c'est l'idée de connecter avec les gens et au final c'est aussi mettre du sens dans la pratique. C'est entrer dans une dynamique de lutte en construisant, en échangeant intellectuellement et en misant tout sur le réseau social. Créer du lien et montrer qu'un réseau donne de l'espoir et du sens aux actions. Je ne me vois pas ne pas m'engager. Je ne me vois plus ne pas m'engager. J'ai ouvert de bonnes portes ici et j'ai découvert des personnes que j'estime beaucoup et en qui j'ai confiance. Je m'épanouis totalement dans cet engagement."

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

Comment l'échange s'inscrit-il dans cet acte militant ? Sous quelles formes ? Avec qui ? Je constate que la pratique sociale de l'échange d'Olivier participe au tissage de son réseau social. Un réseau social qu'il veut plus vrai, à l'échelle de son expérience quotidienne finalement. En réalité, les échanges de végétaux au sein de cette petite communauté s'inscrivent dans une perspective d'autonomisation et dans une volonté d'agir à l'encontre des standards de consommation actuels. Et cette pratique, il la retrouve à plusieurs endroits dans le quartier. L'Éphémère en est un, où sont organisés au printemps des trocs de graines et de plans. Il m'explique qu'en général, dans la petite serre du jardin ils produisent plus de semis que ce que le jardin peut accepter afin de favoriser les dons et les échanges. À ce sujet, Olivier me raconte avec amusement qu'il y a eu quelques moments où apparaissent des plants, sous forme de dons anonymes. Il y a eu entre autres des petits arbres à litchi, des physalis, ou encore de l'armoise.

Parmi les biens pouvant être sujets aux échanges, les graines apparaissent comme les préférés d'Olivier. Il en amasse depuis l'époque du Faubourg des Odeurs et il en donne souvent pour ne pas dire tout le temps, qu'il y ait échange ou non. En lui demandant s'il attend quelque chose en retour, il me répond avec amusement : *«qu'ils les fassent pousser et bien !»*. Il se fixe uniquement la règle de garder tout le temps une petite quantité pour pouvoir planter chez lui et assurer une reproduction. Les semis sont ainsi une période importante de l'année. Afin qu'ils ne gèlent pas, il s'est rapproché d'un petit couple de voisins, Éric et Isabelle, des retraités, très bon jardiniers. Il me raconte qu'ils ont une serre dans leur jardin et qu'ils se font un plaisir d'accueillir les divers semis de leur entourage. Éric, ancien fleuriste d'après Olivier est un amoureux des plantes, il aurait une très belle collection de végétaux méditerranéens. *«Lui, son truc, c'est de produire, bouturer et greffer»*, me dit-il.

Pour Olivier, il n'y a pas d'échanges types. Là aussi on retrouve une pratique très ponctuelle qui peut naître au cours d'une discussion. Il m'explique que ça dépend de l'intérêt de chacun : *«Dès que je sens que la personne avec qui je discute est curieuse, je lui demande si elle a un*

peu de place pour faire pousser. Si elle ne connaît pas telle ou telle graine et qu'elle est intéressée je lui donne volontiers !». Il évoque une forme de plaisir à donner de cette façon. À travers ces échanges, il y a la volonté de proposer à revenir pour créer un lien plus fort. À cet égard, Olivier me dit : *«et si je sens que la personne est intéressée, je vais l'inviter à Cul de sac pour lui montrer ce que je fais là bas.»*.

Cette passion pour les graines, elle vient aussi d'un ami qui était bénévole à l'Éphémère. Aujourd'hui installé dans le Béarn, il me raconte quelques anecdotes à son sujet :

“Il était à fond dans les graines. C'était un peu son truc. Il avait organisé une grainothèque au jardin communautaire qui existe toujours. C'est lui qui s'occupait du troc de plantes, qui expliquait comment faire les semis et comment faire pousser. Depuis deux ans il est dans le Béarn, avec Marion on est allé le voir et il nous a passé de l'Ashwagandha, c'est du ginseng indien, qui fait partie de la pharmacopée traditionnelle de l'ayurveda. Je me suis bien occupé des deux petits plants qu'il m'a donnés. Ça a bien fructifié et maintenant j'ai quelque chose comme 500 graines. Donc l'année prochaine j'ai envie d'en faire pousser plein pour les transmettre par la suite.”

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

Cet exemple illustre aussi sa façon de se comporter face à un don. Il me raconte que dans certains cas il se sent quelque part un peu redevable envers la personne à l'origine du don. Mais aussi, en utilisant un autre exemple, il m'explique comment le don participe à construire des liens :

“Pour mon pote dans le Béarn, la façon que j'ai de le récompenser, c'est de prendre en photo le résultat et le lui montrer. Parce que je sais que lui aussi il est un peu dans cette démarche de partager et de faire en sorte que ça pousse. Et je pense que le fait de prendre des photos et de montrer les graines que j'ai récolté, c'est montrer que ça ne se limite pas à moi. Car bien que ça ait lieu dans mon jardin, il y a du monde qui passe, j'en suis fier, je montre.

(...) Et en même temps, des fois, par exemple j'ai des copains qui font du maraîchage et ils nous ont passé des surplus de fraise et de poireau. C'était un peu de la rescousse, on les a pris, on les a plantés en essayant de limiter la casse. Là je ne me sens pas spécialement redevable, mais je sais que si j'ai un surplus ici, je penserais à eux en premier. L'échange crée aussi un lien privilégié.”

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

Je comprends que pour Olivier, les graines sont vectrices de liens entre individus. Elles sont un moyen simple d'apporter du vivant. Les donner, c'est aussi transmettre l'idée selon laquelle ce simple geste peut déclencher l'envie de jardiner, à sa propre échelle évidemment. C'est ce qu'il s'est passé avec son père, qui n'était pas vraiment au fait du jardinage. C'est en recevant un petit paquet de graines par son fils et en voyant tout ce qu'il faisait que le père d'Olivier a eu l'envie de se mettre au jardin. Aujourd'hui Olivier raconte qu'il a un super jardin.

La pratique du jardin rythme en grande partie le quotidien d'Olivier, que ce soit à l'Éphémère, au Bariollet ou bien chez lui à Cul de Sac. Il adopte une pratique où l'expérimentation est le mot d'ordre. Pour lui, les mots jardin, échange et rencontre sont indissociables. Il y a les rencontres avec les humains, mais plus globalement, il voit le jardin comme un espace de rencontre avec le vivant. Cette vision, il la transcrit dans les différentes expérimentations qu'il entreprend. Son jardin pourrait s'assimiler à un laboratoire, un lieu où il essaie, où il rate, où il apprend. Je comprends que son jardin est en fait un espace d'apprentissage et un espace intermédiaire à des projets dédiés à l'échelle du quartier. Il a notamment l'envie d'apporter plus de végétal et plus de vivant au sein du quartier prochainement. En essayant des semis et plantations en pied de mur et dans des interstices, il sélectionne les espèces favorables à de telles situations. S'ensuit une phase de multiplication et développement des plants concernées en vue de créer un stock de graines et de les semer au printemps prochain dans le quartier.

“J’ai retenu des espèces, le concombre ça marche trop bien, l’amarante aussi. Les ipomées, c’est parfait pour la rue, dans les interstices entre les trottoirs et sur les murs. C’est prometteur. Je mise vraiment sur le printemps prochain avec toutes les graines qu’on a récoltées. Avec Marion et les enfants du groupe Les Petites Graines, il y a l’idée d’organiser un carnaval. Depuis longtemps j’ai cette envie de faire intrusion dans la ville. J’aimerais faire une empreinte de notre passage avec des végétaux, des dessins etc... Ce serait une façon de dire qu’elle est à nous. Mettre en place un carnaval, c’est l’occasion de faire un tracé dans le quartier et planter, semer partout sur notre passage. L’objectif, c’est d’apporter du vivant, ne serait-ce que visuellement, afin d’évoluer dans un environnement constitué de plantes diversifiées, avec des gens pour en parler. Ça s’inscrit dans l’idée de s’intéresser au vivant qui nous entoure.”

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

En plus des projets à l'échelle du quartier. La pratique d'Olivier prend une place importante dans sa vie de tous les jours. Sa curiosité le pousse constamment à tester des choses. Il me raconte qu'il fait beaucoup de bouturage et qu'il commence à faire des greffes aussi. Ses voyages sont aussi l'occasion de pratiquer des échanges, d'agrandir son stock de graines. Les visites qu'il rend à sa famille au Pays Basque sont toujours accompagnées de graines et de plants. C'est aussi le cas pour sa famille qui se trouve en Grèce. Il me raconte son dernier voyage dans la banlieue d'Athènes :

“Je suis né à Athènes, la moitié de ma famille est grecque. Cet été, j’y étais. L’appartement de ma grand-mère est en banlieue d’Athènes et j’observais la ville d’un autre œil. L’entretien est différent là bas. Ce n’est pas trop géré, c’est foisonnant. Il y a des oliviers et des caroubiers partout. Je ramassais plein de leurs fruits dans l’espoir d’en faire pousser ici même si le climat n’est pas forcément idéal. J’ai récupéré des graines d’agrumes et j’ai apporté des graines de soucie et des graines de quinoa, pour donner l’envie à ma famille de là-bas de faire pousser des trucs. Sans trop avoir l’espoir qu’ils le fassent, mais je sais qu’il y a au moins une personne qui va le faire.”

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

La fin de la discussion me permet d'avoir sa vision de la ville et de comprendre le rôle et la place que peut prendre la pratique d'échange de végétaux dans sa démarche engagée d'un point de vue politique.

"J'ai pas envie de vivre en ville très longtemps, mais le but c'est quand même d'apporter un peu de végétal dedans. Puis dans une autre mesure, de réfléchir à des questions autour de ce qu'est la ville. Ce sont des zones mortes qui ne produisent rien d'autre que de la culture humaine. Elles aspirent toutes les ressources à leurs alentours pour subvenir à leurs besoins.

(...)J'ai envie d'avoir un impact dans ce phénomène de métropolisation. Ne serait-ce que pour moi, pour apporter des réflexions sur les ressources, sur ce de quoi nous dépendons. Moi je prend le parti pris d'arrêter de consommer, je n'achète plus rien, le moins possible. Dans des territoires milités en campagne c'est totalement différent car les ressources ne sont pas les mêmes, le transport non plus. Le rapport à son environnement n'est pas le même. Mais en ville on a l'opportunité d'avoir les ressources qui nous permettent de vivre : l'accès à la maison, à la nourriture, à la terre, bien que la terre ne pourra jamais produire suffisamment pour subvenir à nos besoins alimentaires. C'est en faisant irruption dans des terrains abandonnés, dans des endroits où on ne s'y attend pas, qu'on peut apporter des réflexions sur notre production alimentaire.

(...)Finalement, l'objectif c'est de se passer de l'état, du capital et de produire une culture et une société à l'échelle de ceux que je rencontre et de ceux que je serais amené à rencontrer."

(Olivier, entretien du 5 octobre 2021)

Le profil d'Olivier a des similitudes avec celui de Marion. Il est lui aussi passionné et tourné vers autrui. Il diffère cependant, dans le sens où il se situe aux extrêmes de cette pratique sociale. Ce militant libertaire place l'échange comme un outil au service de son engagement et de son idéologie.

2.3 - Un retraité passionné

La longue discussion avec Olivier avait éveillé ma curiosité quant à ce couple de jeunes retraités, Éric et Isabelle. Il faut dire qu'il avait fait les louanges des talents de jardinier d'Éric. Il m'avait gentiment donné leurs coordonnées en me racontant que ça leur ferait sûrement plaisir d'accueillir quelqu'un pour parler de leur jardin. C'est donc avec enthousiasme que je les contacte par téléphone pour présenter ma recherche et convenir éventuellement d'une date de rencontre. Sans trop de surprise, ils semblent ravis de pouvoir m'aider dans mon travail et m'invitent à venir chez eux, rue du Général Faidherbe.

La semaine suivante, en début d'après-midi, Éric m'accueille chez lui. Nous nous installons dans la cuisine, face au jardin et nous engageons la conversation. Je lui parle d'Olivier et de Marion qu'il connaît aussi et de l'intérêt de ma venue.

Éric est un fleuriste à la retraite depuis peu. Il m'explique qu'à la base il a une formation

d'horticulteur. Il s'est ensuite dirigé vers le monde de la fleuristerie où, sans formation, il s'est instruit par lui-même. Il me raconte que tout petit, il voulait déjà être jardinier. En grandissant ça a évolué. C'est devenu pépiniériste, paysagiste, ça s'est concrétisé avec des études en horticulture pour finalement devenir fleuriste. Dans tous les cas : *« c'était toujours autour des fleurs. Je me souviens qu'à l'école, je passais mon temps à découper les fleurs imprimées sur les papiers peints. »* (Éric, entretien du 9 octobre 2021). Je comprends vite que j'ai affaire à un véritable passionné qui a fait de sa passion, son métier. L'origine de cette appétence pour le travail des végétaux est lointaine m'explique-t-il. Il me raconte avec beaucoup d'attachement les moments où, âgé de sept ans, il assistait son voisin, André, dans les tâches du jardin :

“Vraiment la première chose qui ressort, c'est le mot passionné. C'est une passion depuis tout le temps. On peut dire que je suis né avec. Je pense que cette passion, je l'ai d'un petit papi, André, qui habitait à côté de chez mes parents. Il avait un très beau jardin de curé, avec des allées en buis bien entretenues, des rangs d'asperges impeccables et de magnifiques rosiers. Dès tout petit je me souviens que j'allais le voir en permanence. Je le regardais jardiner, des fois je mettais les mains dans la terre avec lui. Quand il avait des graines ou des petits plants en surplus il me les donnait pour que je m'amuse à les planter à la maison. Très rapidement j'ai eu cette passion pour les plantes. Dans le village où j'étais, petit, je ne sais pas combien de jardins j'ai pu faire. J'avais toujours un petit morceau de terre pour m'amuser. Il y a eu des bouts de fossé, des pieds de murs, des talus, le jardin de mes parents aussi.

(...) C'est aussi cette volonté de travailler avec le vivant, ce rapport au vivant qui me plaît. Et toute ma vie s'est construite autour de ça finalement.”

(Éric, entretien du 9 octobre 2021)

Avec sa femme, cela fait maintenant 14 ans qu'ils se sont installés dans le quartier. Ces nombreuses années rue du Général Faidherbe ont été l'occasion de créer des liens avec le voisinage. Je lui demande s'il se sent impliqué dans la vie du quartier. Pour lui, il le pense, du point de vue de ses relations sociales relatives aux végétaux. Il m'explique qu'il a des voisins qui aiment beaucoup le jardin, ce sont Claude et Odile. Régulièrement il passe chez eux pour discuter de leur passion commune. Il évoque les jeunes, avec qui il partage aussi la passion du jardin. Je comprends qu'il fait référence à Olivier et Marion. En réalité, dans le quartier, Éric est connu pour sa passion du jardin. Et bien souvent, les sujets de discussion tournent autour de ça, c'est ce qu'il m'explique :

“Tout le monde sait que je suis très porté sur tout ce qui est végétal. Donc quand les voisins s'arrêtent pour discuter c'est souvent pour parler de jardin.

Pierre, le voisin d'à côté par exemple, est un piètre jardinier, mais il aime bien en faire un petit peu. Régulièrement il me demande, il m'envoie des photos et c'est avec plaisir que je lui donne des conseils. Avec Thomas, un autre voisin, c'est pareil, je lui ai donné pas mal de plantes, il m'en a donné, c'est sympa aussi.”

(Éric, entretien du 9 octobre 2021)

Et qu'en est-il de l'Éphémère ? Est-il impliqué dans la vie du jardin communautaire ? Au premier abord, pas tellement me semble-t-il. Mais en creusant le sujet il me raconte que ça lui arrive, quand les beaux jours apparaissent, de déposer des plants et des semis. C'est une manière de se débarrasser de ses surplus, nous le verrons plus tard.

Dans une autre mesure, à l'échelle de la rue, Éric me raconte qu'il avait eu l'idée de demander à la mairie l'autorisation de planter des roses trémières, en pied de mur pour avoir une rue sympa et fleurie. «*C'est ce que j'ai toujours imaginé en aménagement le petit jardin devant la maison*» me dit-il. J'avais en effet remarqué le soin apporté à ce jardin d'accueil en arrivant chez eux. Le devant de maison est embellie, il se veut agréable pour les passants et aussi pour les voisins d'après Éric. Il accorde par conséquent de l'importance à la question d'intervisibilité. Cela-dit, cette notion ne concerne que le devant de sa maison. Pour le jardin arrière, c'est une autre histoire, il le veut uniquement privé :

“La visibilité dans le quartier en tant que passionné de plantes ne me dérange pas du tout. J'aime beaucoup d'ailleurs. C'est toujours sympa quand les gens me demandent des conseils d'entretien, de plantation. C'est flatteur. Mais par contre j'ai vraiment une partie privée de mon jardin. C'est une partie que j'ouvre à ma famille, mes amis, mais aussi à quelques passionnés de jardins. Discuter, montrer mes végétaux, mon jardin, échanger entre personnes passionnées, c'est toujours intéressant.”

(Éric, entretien du 9 octobre 2021)

Je poursuis la conversation sur sa pratique afin qu'il m'en dise davantage sur son jardin et ses végétaux. D'emblée, il expose son jardin comme son espace personnel qu'il qualifie de défouloir. Il y passe beaucoup de temps, dès qu'il a un moment de libre. Il assimile le jardinage et l'entretien de son jardin à son sport finalement. À la fois un sport, mais aussi une activité de détente, c'est vraiment son plaisir du quotidien. Il n'y a pas un jour sans qu'il fasse son petit tour dans le jardin, pour faire une bricole, ou simplement le contempler. “Il y a toujours quelque chose à faire, c'est comme ça qu'il se construit” me dit-il.

Par la grande baie vitrée de la cuisine j'observe son jardin. La végétation bien installée occupe une place conséquente. Comment toutes ces plantes sont-elles arrivées ici ? Et par quels moyens? D'après ses propos, il se trouve qu'Éric présente un profil qui diffère d'Olivier et Marion. En effet, contrairement à ses deux voisins, il me présente deux manières d'acquérir des végétaux. La première renvoie au marché horticole, celle qui ne fait pas appel aux échanges. La seconde renvoie au canal de l'échange et toutes les possibilités qu'elle propose. Il m'explique que la première, qui nécessite un échange monétaire, était très courante par le passé, quand il était encore en activité. Il a effectivement acheté un bon nombre de plantes dans un premier temps lorsqu'il allait au MIN pour son travail. Il s'agissait en général de beaux sujets assez spécifiques dont il était à peu près sûr de ne pas trouver au travers d'échanges ou de dons. Il fait notamment référence à des variétés spécifiques de pivoines ou à un lilas qu'il a dans son jardin. Nous en venons ainsi à l'intérêt premier de ma venue, la notion d'échange. Elle constitue

de façon sûre, la deuxième façon d'acquérir des plantes. Il me raconte qu'on lui a fait don de quelques végétaux quand il a été question d'aménager son jardin. Certains ont plus de valeurs que d'autres.

“Avant, j'avais un besoin de plantes pour occuper tout l'espace du jardin. À cette période, j'acceptais facilement et je plantais tout ce qu'on me donnait. J'ai reçu beaucoup de plantes de la part de Madeleine, la mère de ma femme. Elle était très tournée vers les plantes, on avait l'habitude de s'échanger pas mal de choses. Elle aimait beaucoup faire des boutures qu'elle me donnait. Parmi les végétaux qui ont une certaine valeur, il y a le grand palmier. C'est un chamaerops, rien de plus classique, mais il cache une histoire qui lui confère une valeur sentimentale. C'est Dominique mon oncle qui l'a semé il y a 45 ans. Il l'avait planté chez lui, je m'en occupais régulièrement quand j'étais jeune. Avant de mourir, Dominique me l'a proposé. C'est une des plantes données à laquelle je tiens. Il y a cette symbolique.

(...)Maintenant que l'espace est bien occupé, je suis beaucoup plus pointu dans mes recherches. Je m'attarde davantage sur le coup de cœur maintenant. Et puis les plantes sont en place, elles sont bien installées.”

(Éric, entretien du 9 octobre 2021)

Aujourd'hui, avec l'évolution de son jardin, la situation a tendance à s'inverser. Il n'est plus receveur, mais plutôt donneur. Son passe-temps, c'est la production de végétaux. C'est clairement sa passion pour le jardin qui le pousse à faire ça. Éric est un jardinier passionné. Il prend plaisir à semer une graine, à la voir pousser et à la voir fleurir. En fin de compte, il aborde l'échange comme un moyen de se débarrasser de ce qu'il produit car il ne peut pas tout garder. La taille de son jardin le restreint dans sa pratique. Par conséquent, donner des végétaux devient une façon de gagner de la place pour faire autre chose l'année suivante. En procédant ainsi, il allie deux plaisirs, celui de produire et celui de donner. En ce qui concerne la production, Éric me présente ses trois méthodes. Il y a le bouturage, les semis des graines qu'il récolte de ses vivaces et le greffage.

“C'est vraiment un plaisir de m'amuser à faire des boutures. J'en fait 15, des fois 20, je ne sais pas ce que je vais en faire derrière. Au bout d'un moment elles m'embête d'ailleurs. Mais je prends du plaisir à les faire pousser et à les donner. Vraiment, ma satisfaction c'est de donner des plantes. Ma sœur adore les plantes mais n'en produit pas car elle n'a pas la capacité pour le faire. Elle se fait un plaisir de venir ici et de partir avec tout ce que je lui donne.

(...) Là j'ai 12 citronniers que j'ai semé qui sont en train de pousser. Alors ils ne font que 2 cm actuellement, mais l'idée c'est d'en faire des porte-greffe pour que l'année prochaine je puisse greffer un certain nombre de variétés d'agrumes différentes. Évidemment je pense que je n'arriverais pas à tous les garder par manque de place. Et puis même, je ne cherche pas à avoir du volume. Je vais les garder 5 ans maximum, puis quand ils donneront des fruits, je me ferais un plaisir de les donner.

(...) J'ai toujours ramassé les graines de mes vivaces. Ça me permet de faire mes semis l'année suivante. Et souvent j'en sème beaucoup trop, alors que je les ai déjà dans le jardin. Mais c'est juste pour le plaisir de les

reproduire, de les mettre en pot et de les donner. J'en donne à qui en veut, à qui se présente sur le moment. C'est pareil pour les boutures finalement. Je fais aussi des essais, notamment les greffes. J'ai une très faible connaissance en greffage, j'apprends par moi même. Pour l'instant ça ne se passe pas trop mal avec mes citronniers."

(Éric, entretien du 9 octobre 2021)

La pratique d'Éric s'illustre par son caractère généreux. Il donne beaucoup de végétaux, mais pas à n'importe qui. Il me dit être dans l'échange qu'il qualifie de proche, c'est-à-dire un échange qui renvoie au cercle privé, de la famille, des amis et du voisinage. Il m'explique qu'il aime produire et cultiver les plantes et les donner, mais pas forcément à n'importe qui. En choisissant les personnes à qui il les donne, il s'assure que ses plantes seront bien entretenues. Les échanges avec son entourage sont là aussi informels. Même s'il me raconte que parmi toutes les plantes qu'il possède, il sait au préalable laquelle proposer en fonction de la personne avec qui il s'entretient.

Sa pratique sociale actuelle, c'est le don et uniquement le don. Il ne fait pas ça pour avoir quelque chose en retour. *«Ma simple satisfaction, c'est de donner une plante»* me dit-il. Il évoque même une certaine gêne lorsqu'il fait face à un contre-don. Quand il donne, il ne veut pas que la personne en face se sente redevable.

Ses semis, ses boutures, ses plantes et ses greffes constituent le côté matériel de ses échanges. À cela s'ajoutent les échanges immatériels, qui relèvent du conseil principalement. Il se crée une forme d'apprentissage avec son entourage, avec qui il a pris pour habitude de donner des conseils en matière de taille et de rempotage. Il est souvent sollicité pour des interrogations relatives au jardin, que ce soit pour des questions d'agencement ou des questions purement techniques de jardinage.

On pourrait croire que ces échanges sont à sens unique, mais ce n'est pas le cas, bien au contraire. Cette pratique provoque aussi un échange dans les discussions et participe à consolider des liens sociaux déjà bien bâtis. Il m'explique qu'en raison de ce cercle d'échange assez restreint, il n'est pas rare qu'à des moments de l'année il soit invité chez les uns et les autres. Quasi systématiquement, ces derniers prennent du plaisir à montrer ses plantes qu'ils ont intégré à leurs massifs.

Sa serre participe aussi à pérenniser ces échanges. Elle a des fonctions bien précises :

"Cette serre, c'est vraiment l'orangerie typique où je stocke mes végétaux l'hiver. Souvent, je récupère les végétaux fragiles des amis, famille et voisins, car ils n'ont pas ce qu'il faut pour les protéger. Il y a des années où j'ai les plantes de trois ou quatre maisons différentes. Comme la température de la serre est maintenue hors gel, que je la chauffe pour mes plantes ou pour d'autres en plus, autant occuper l'espace. J'entretiens donc leurs végétaux, je les arrose et j'envoie des photos de temps à autre.

Puis, à la fin de l'hiver, je l'utilise pour faire mes semis en caissettes. D'ailleurs à ce propos, j'accueille les semis des voisins qui n'en n'ont pas, il y a celles d'Olivier notamment, pour son potager. Au printemps je fais les boutures,

mais rapidement je les sors.”

(Éric, entretien du 9 octobre 2021)

Pour finir la discussion, Éric me parle de son attrait pour la collection de végétaux. Cela a été évoqué, son jardin présente de nombreux spécimens dont certains, peu communs, qu’il a sélectionnés pour étoffer sa collection.

À ceux-ci, s’ajoute une collection tout à fait singulière et particulièrement importante aux yeux du jardinier, c’est sa collection de cactus. Il m’explique son origine :

“J’ai aussi une collection de cactus que j’ai commencé à développer il y a quelques années. En fait j’en ai beaucoup en double et en triple car je m’amuse toujours à reprendre les têtes. Mais c’est surtout une collection que j’ai eu de quelqu’un il y a longtemps. Les grosses agaves en faisaient partie. Cette personne cultivait une quantité de cactus dans sa serre. Il s’avère que quand ce vieux monsieur est parti à l’hôpital, il m’a fait savoir, par le biais de son jardinier que je connaissais bien, qu’il me léguait sa collection. À une période j’ai eu jusqu’à 400 spécimens chez moi. Seulement, les différents déménagements ont eu raison d’une bonne partie. Aujourd’hui quand je les entretiens, je pense à lui, évidemment. C’est ma manière de le remercier.”

(Éric, entretien du 9 octobre 2021)

Je lui demande si lui aussi entretient cette collection dans l’idée de la transmettre plus tard, comme l’a fait ce monsieur. Il me répond qu’actuellement il n’en est pas encore là. Mais qu’il entretient sa collection et qu’il reproduit certains plants. Et puis ponctuellement, il apporte de nouvelles variétés et il augmente sa petite collection.

“Mais effectivement, j’espère qu’un jour quelqu’un la récupérera. C’est du travail et surtout c’est du vivant, ce serait dommage que tout ça périsse quand je partirais.”

(Éric, entretien du 9 octobre 2021)

Le portrait d’Éric, lui aussi passionné, se détache de celui d’Olivier et de Marion. Son profil, lui aussi très sociable, ne cherche pas constamment à aller vers les autres. Son passé professionnel le place comme une référence en matière de végétaux au sein du quartier. Sa pratique de l’échange est un moyen de se faire plaisir tout en faisant plaisir aux autres. Nous l’avons vu, elle est surtout à sens unique.

Ce premier chapitre, consacré à l’arpentage du terrain, consistait à récolter des matériaux relatifs à la pratique d’échange de plantes. Les différents entretiens et les observations réalisées ont révélé la richesse sociale de cette pratique en s’intéressant à la nature des relations. Ont été mis en avant trois portraits de pratiquants, tous singuliers et complémentaires à la fois. Les discours de Marion, d’Olivier et d’Éric ont donné des éléments de réponse à l’hypothèse de base. Ces réponses sont essentielles à la poursuite de la recherche.

L'acte d'échange est le trait d'union entre les individus et la pratique du jardin. Ces échanges sont complexes, tant ils sont nombreux et variés. Chaque jardin, chaque profil propose des échanges singuliers. Ils peuvent intervenir dans une volonté d'aller vers autrui et de construire un cadre communautaire au service d'un épanouissement social comme l'explique Marion. Pour Olivier, l'échange s'inscrit dans sa façon d'agir, dans une perspective d'autonomisation et dans une volonté d'agir à l'encontre des standards de consommation actuels. Cet acte social est un moyen de mettre en action ses idées. Les échanges sont aussi des actes généreux sans attente en retour de la part du donneur. C'est le cas d'Éric, pour qui le don est une façon de faire plaisir à son entourage et pour désengorger sa surproduction.

Ce qui a pu être observé jusqu'ici prendra du sens une fois contextualisé d'un point de vue spatial. Les différentes pratiques présentées nécessitent maintenant d'être mises en relation avec les différents espaces qui composent le terrain d'étude.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 2 : LE VÉGÉTAL, INDICATEUR DES RELATIONS À L'ESPACE

L'arpentage du terrain d'investigation et la récolte de matériaux présentés dans le premier chapitre ont permis d'apprendre et de comprendre les différents échanges en place au sein du quartier. Cette seconde partie propose alors de montrer comment s'organisent spatialement ces relations. Une première partie sera consacrée au jardin communautaire l'Éphémère. Elle retracera son histoire, les circonstances de son émergence et présentera son fonctionnement actuel. On y trouvera aussi le rapport spatial que le jardin partagé entretient avec le quartier. La seconde partie quant à elle, s'intéressera davantage aux jardins individuels construits et pensés au prisme de la pratique d'échange. Elle détaillera les jardins des trois portraits de pratiquants et montrera la singularité de chacun. La finalité de ce second chapitre fera l'objet de la mise en place d'une cartographie du réseau d'échange. Cette dernière permettra d'approfondir la compréhension des processus sociaux d'échanges de végétaux à l'œuvre au sein du quartier Marcel Sembat. Une façon de rendre l'invisible visible.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ

1 - Le jardin l'Éphémère, un projet communautaire

1.1 - L'émergence d'un projet communautaire

Au bout de la rue sans issue du Général Faidherbe, prend place le jardin l'Éphémère. Bordé au nord par l'ancien Estey et au sud par l'ancienne usine Bordet, il se déploie sur plus de 1000 mètres carrés. Il investit la friche de l'ancienne zone industrielle Bordet, appartenant aujourd'hui à Euratlantique. Ouvert à tous, il est devenu avec le temps un véritable lieu de vie au sein du quartier. La gestion collective est de mise. On y trouve des buttes de cultures, un enclos à chèvres et un poulailler entretenus par les bénévoles. Un espace dédié au compostage des déchets verts est ouvert aux habitants du quartier, il est géré lui aussi par les bénévoles du jardin. La présence d'une guinguette et d'un vaste espace ouvert font de l'Éphémère un lieu favorable à l'accueil de divers événements culturels. L'ensemble de ces facteurs font du jardin un espace bénéfique pour le quartier mais aussi, dans une autre mesure, pour la ville de Bègles. L'entretien avec Marion avait été l'occasion d'évoquer les prémices de ce projet. Elle raconte la découverte des lieux : *«voir du végétal au bout de la rue, des arbres entourés de murs nous a intrigués. C'est une fois passé le mur qu'on a découvert le potentiel des lieux.»* (Marion, entretien du 26 septembre 2021). C'est donc en 2014, que naît officiellement le projet de jardin partagé, quand un petit groupe d'habitants de Marcel Sembat, aidé par le comité de quartier crée l'association de loi 1901 l'Éphémère. En 2015, un accord est conclu avec Euratlantique, une partie de la friche est ouverte aux habitants du quartier pour une durée indéterminée. *«On ne savait pas comment on allait se développer, ni pour combien de temps. Il y avait beaucoup d'inconnus. À tout moment ça pouvait s'arrêter, c'est pour ça qu'on a décidé de s'appeler l'Éphémère. Sauf que là, le projet a pris une certaine ampleur qui fait que ce serait quand même compliqué de le stopper»* explique Marion. En effet, en sept ans, le projet a bien évolué. Un poste salarié a été créé, d'autres pourraient voir le jour tellement les activités se développent, témoigne Marion.

Les objectifs du jardin sont nombreux, permis eux quatre semblent se démarquer. Dans l'idée de favoriser le lien social, le jardin vise avant tout à renforcer la dynamique propre au quartier mais aussi inter quartiers. Dans cette optique, l'Éphémère se veut être un support matériel et spatial à l'activation de diverses activités collectives telles que le jardinage, des chantiers collectifs, des événements artistiques ou encore des animations socio-culturelles. En s'inscrivant dans une perspective écologique et à travers une pratique du jardinage raisonnée, le jardin vise à promouvoir une expérimentation collective de préservation du vivant. En interrogeant notamment les notions de biodiversité en ville et en encourageant les liens entre les individus, mais aussi les liens entre humains et vivants. Plus généralement, le jardin a pour objectif d'accompagner la transition urbaine à l'œuvre dans la ville de Bègles en se plaçant au plus près des besoins des habitants.

1.2 - Cultiver des moments de convivialité

L'essence même de ce projet consistait à créer un véritable point d'ancrage au sein du quartier. À ses débuts, la volonté de cultiver la terre était très présente. Pour pallier la problématique d'un terrain souillé par son activité industrielle antérieure, des buttes de cultures seront construites avec les matériaux disponibles sur place. Rapidement, le manque d'espace se fait ressentir, les fonctions des lieux se développent et se diversifient, le jardin devient un espace de partage et de rencontre. Marion témoigne de cet engouement général présent à la création du jardin :

“C'était vraiment l'envie de se retrouver, l'envie d'occuper cet espace pour le cultiver et l'envie de jardiner ensemble qui nous éveillait au début. On s'est inspiré de la permaculture et de pratiques qui vont dans le sens du vivant pour développer notre pratique et sensibiliser le public. On couvre un peu toutes les étapes. C'est-à-dire que d'année en année on récupère nos graines. On a une petite serre dans laquelle on fait nos semis. En fait, en raison du manque de place, on ne produit pas beaucoup, mais un peu de tout.

(...) Et puis très vite on s'est rendu compte qu'en fait cultiver c'était un prétexte à se retrouver, à rencontrer des gens très différents, à faire la fête. On a eu très vite, très envie de cultiver tous ces moments de convivialité. C'était des petites choses au début, qui, maintenant prennent des proportions qui nous dépassent un peu des fois. De fil en aiguille, c'est devenu un lieu de vie. Aujourd'hui on cultive, mais ça ne représente que 50% des activités du jardin.”

(Marion, entretien du 26 septembre 2021)

Au jardin, ces moments de convivialité se déroulent sous le signe du partage et de la mutualisation. L'idée d'échange est bien présente, elle se pratique aussi bien au travers d'évènements formalisés qu'à travers des actions informelles du quotidien. De nombreux événements sont ainsi organisés. Parmi eux, les journées troc et don de plantes, les chantiers participatifs ou encore les ateliers bouturage avec Les Petites Graines. Tous promeuvent l'idée du vivre ensemble et participent à développer les liens sociaux entre les habitants du quartier. Une zone de gratuité est aussi mise à disposition. Elle permet de donner ou de prendre des objets, des plantes, des graines et bien d'autres et participe à réduire les déchets tout en favorisant le réemploi. On retrouve aussi une grainothèque à côté de la guinguette. Cet outil rend possible l'échange continu de semences en se détachant du système marchand. Dans une certaine mesure, elle favorise les liens sociaux entre individus et peut devenir un prétexte à l'échange et à la rencontre. En somme, toutes ces installations sont autant d'outils de mixité sociale favorisant l'échange de végétaux, mais aussi de savoirs et de pratiques autour de l'univers du jardin. Marion explique le fonctionnement des échanges au sein du jardin :

“Les événements dédiés aux plantes prennent place autour des mois d'avril, mai et juin. Généralement, soit les gens donnent ce qu'ils veulent, soit on met une table et les gens prennent ce qu'ils veulent. En contrepartie,

ils donnent quelque chose de chez eux, de leurs jardins. Et puis quand on a vraiment beaucoup d'une espèce, on donne aussi. Car en général on en fait beaucoup et on distribue beaucoup. On a pas vraiment de protocole très arrêté là dessus. De façon plus informelle, il se crée un circuit entre nous tous. On a des petits jardins, les végétaux transitent constamment. On se connaît bien, donc on sait qu'untel à une préférence pour telle ou telle plante. Souvent quand on a des stagiaires ou des jeunes en service civique qui partent, on leur offre toujours un sachet de graines. Il y a un peu ce côté d'ensemencer le monde de tout ce qu'ils ont emmagasiné ici. On est très attaché à ce cadeau, car nos petites graines voyagent et ailleurs il y a peut-être d'autres jardins qui vont se créer.

(...) L'Éphémère agit un peu comme un relais. Tout ce qu'on a et tout ce qu'on reçoit ne se plante pas nécessairement ici au jardin. D'autres voisins peuvent venir et se servir. Ce n'est pas très organisé mais les gens savent qu'il y a la grainothèque. Ils viennent voir ce qu'on a. Si on a en quantité suffisante, on donne, on échange. C'est très aléatoire."

(Marion, entretien du 26 septembre 2021)

Le jardin s'ouvre au quartier et devient un lieu privilégié pour pratiquer avec le vivant. Il accueille des classes de l'école Marcel Sembat pour participer à des ateliers marcottage. Durant ces moments formateurs, chaque élève marcotte son petit pied de thym et repart avec. C'est une sorte de transmission qui s'opère.

1.3 - L'Éphémère et le quartier

Les liens entre les acteurs du jardin semblent très forts à l'Éphémère, ils dépassent le jardin communautaire. Comme l'évoque Marion, le jardin agit comme un relais. Il constitue en grande partie le centre névralgique de la vie associative du quartier Marcel Sembat et favorise le développement de sa vie communautaire. Les limites physiques du jardin restent purement administratives. En effet, les diverses activités de partage et d'échanges de végétaux rendent compte de la complexité spatiale au sein de laquelle s'insère cette pratique sociale. Les biens sujets aux échanges à l'Éphémère voyagent d'un espace à l'autre. Souvent, ils permettent de mettre en relation des individus qui n'auraient pas été amenés à se rencontrer. Contrairement aux échanges réalisés dans un cercle très privé, ceux réalisés au jardin communautaire s'inscrivent donc dans une autre dimension. Tous ces échanges traduisent les liens existants entre les différents habitants du quartier et même au-delà, puisque le jardin communautaire est ouvert à tous. Finalement, les activités de l'Éphémère rayonnent à l'échelle de l'agglomération bordelaise.

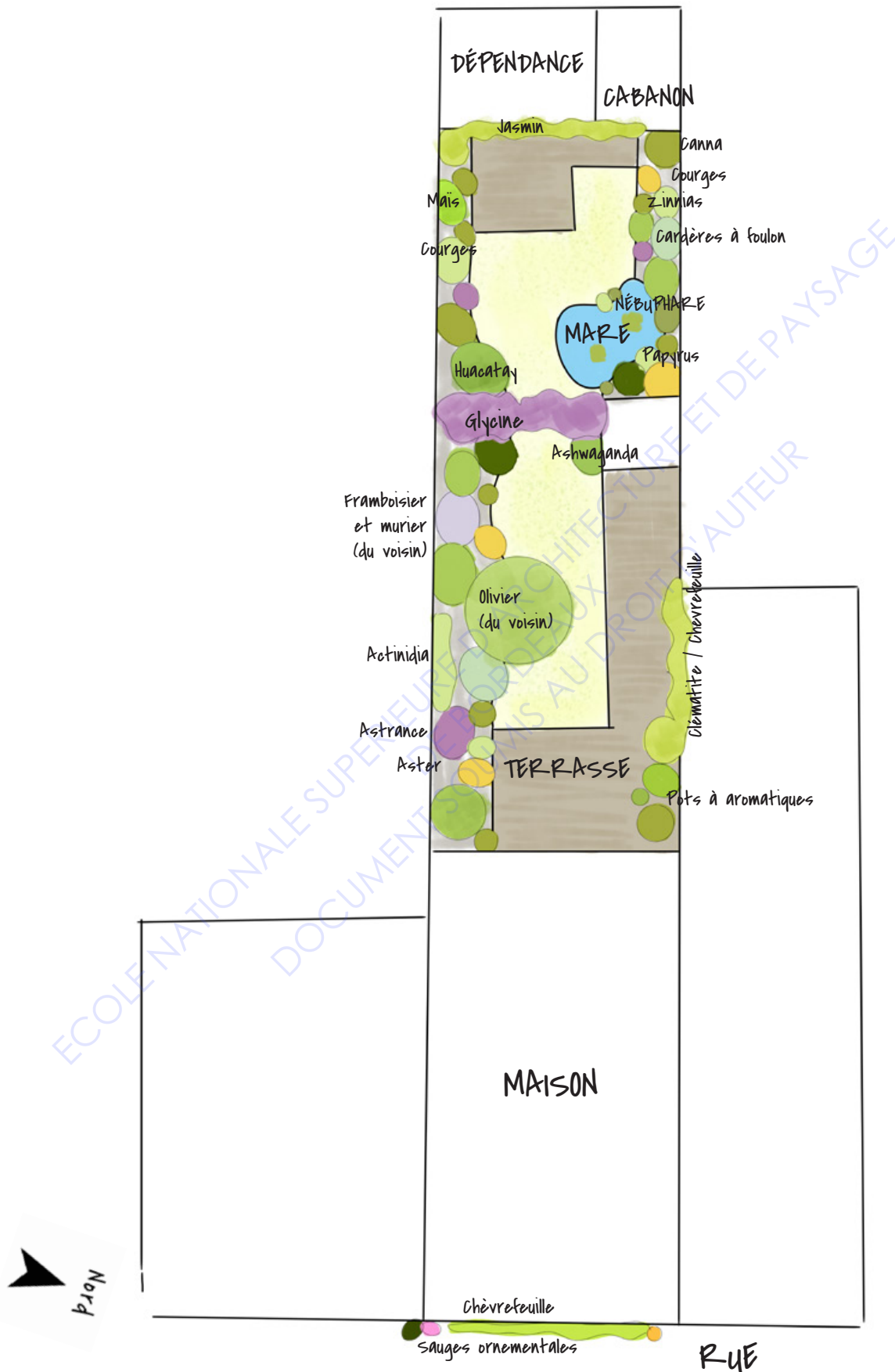
2 - Le jardin privatif en milieu urbain, un espace «outil» propice à l'échange

Les différents jardins privatifs de l'impasse du Général Faidherbe témoignent aussi de la complexité de perception des espaces. Les limites entre le privé et le public sont parfois floues. Associés à l'Éphémère et à l'espace qualifié de public, les jardins privatifs constituent le quartier. En se référant aux portraits de pratiquants, cette partie s'intéresse aux jardins des différents échantillons interrogés. Chaque jardin présente à un niveau de détail variable, la façon dont-il s'est constitué, le rôle des végétaux au sein même de ces derniers, mais aussi le rapport visuel qu'ils entretiennent avec le voisinage. Chaque jardin est singulier. Son arrangement est le fruit d'une pratique propre à chaque jardinier. Ainsi, cette partie présentera un premier jardin d'échange pensé pour l'accueil. Une seconde partie quant à elle, exposera un jardin imaginé comme un terrain d'expérimentation. Enfin, une troisième partie s'intéressera à un tout autre jardin, construit à travers la vision d'un collectionneur.

2.1 - Le jardin de Marion : un jardin pensé pour l'accueil

Depuis la rue, un grand chèvrefeuille et des jardinières investies de sauge ornementale marquent l'entrée de l'échoppe de Marion. Son odeur, dominante, et les couleurs vives des sauges embellissent le trottoir et profitent aux passants. Derrière, dans le prolongement de la maison, se déploie le jardin. D'une taille relativement modeste (environ 150 m²), il accueille un bon nombre de végétaux. Difficile d'énumérer l'ensemble des variétés, peut-être une cinquantaine d'espèces vivent dans cet espace. Pourtant, à l'acquisition du terrain, Marion me raconte que ce jardin n'était qu'une simple pelouse divisée par une allée centrale. Le chemin fut long pour arriver au résultat actuel, mais l'effort en valait la peine me dit-elle. Aujourd'hui elle est fière du travail accompli et dit se sentir bien ici.

Dans ce jardin, on ne distingue pas de partie potagère et de partie ornementale. Bien au contraire, ces deux parties sont mêlées et forment un tout, c'est ce qui fait la spécificité des lieux. Il y a des végétaux liés à la production et d'autres à caractère ornemental. Cela dit, l'un n'empêche pas l'autre. Pour Marion, c'est un bazar organisé. *«En fait c'est un peu fouillis, j'aime bien ce côté là»* (Marion, entretien du 5 octobre 2021). Quand elle a construit son jardin, elle n'avait pas de plan prédéfini. Tout s'est fait naturellement, de fil en aiguille. Une chose est certaine, aucun végétal dans son jardin ne provient du système marchand standardisé, à savoir, les jardinerie, grandes surfaces et pépinières. Tout y est arrivé à travers sa pratique sociale de l'échange. Son jardin a été fait avec ce qu'on lui a transmis et avec ses propres semis et ses boutures. Cela veut dire que tous les végétaux ici présents ne sont pas spécialement voulus, mais sont acceptés. Finalement, le jardin de Marion, c'est l'art de composer avec une part d'inconnus. Chaque plant est unique puisqu'il a un passé, une histoire.



Inventaire non exhaustif et simplifié du jardin de Marion. (Hamelin Corentin, 2021)

Visible depuis la maison, le jardin adopte une forme rectangulaire et assez étroite voulue par la morphologie urbaine du quartier d'échoppes. Il est cadré à gauche et à droite par de grands murs sur lesquels se développent du lierre et des plantes grimpantes. On remarque à droite une clématite et à gauche un chèvrefeuille. Au fond, une grande dépendance marque la limite. Une large terrasse en bois est accolée à la maison. Ici, une série de pots de toutes tailles accueillent des aromatiques. On remarque plusieurs variétés de menthe, utilisées par Marion pour ses infusions. On retrouve entre autres la menthe poivrée, la menthe marocaine, la menthe citron et la menthe bergamote. C'est aussi là, baigné de soleil, que prend place le bergamotier offert par ses amies. La terrasse se prolonge sur la droite, sous la clématite jusqu'à un petit abri en bois. La plus grande partie plantée du jardin se situe à gauche, en face du mur exposé plein sud. Là, un large massif prend place de la maison jusqu'à la dépendance, en pied de mur. Il dessine des courbes, bordées par la pelouse, qui viennent casser le caractère rectiligne des lieux voulu par la forme de la parcelle. Ce parterre présente une large variété de végétaux. Il est investi par un framboisier et un mûrier qui lui ont été généreusement donnés. Un olivier récupéré chez un voisin structure le massif et apporte du volume. Les plantes de mi-ombre courent au pied du mur. Quelques choux s'associent aux asters, aux astrances et à un panel de vivaces dans un esprit champêtre. On retrouve aussi des courges, elles n'étaient pas attendues et ont poussées toutes seules. D'après Marion elle proviennent des apports de compost qu'elle a pu faire. Au centre du jardin, une grande glycine court sur la pergola, formant une arche. Aux beaux jours, ses grappes marquent le passage vers le fond du jardin et les différents sous-espaces. De part et d'autre, on distingue l'ashwagandha de son ami du Béarn, et un pied de huacatay. Au-delà, se trouve le fond du jardin. Avant d'y parvenir, le regard s'arrête sur la droite, en direction de la petite mare. Elle abrite divers végétaux aquatiques et de berges : papyrus, nénuphar, myriophylle et populage. C'est un tout autre écosystème. Cette mare compte beaucoup pour Marion. Les plantes qui l'occupent, en l'occurrence le nénuphar, ont un pouvoir de bien-être. Elles invitent à la contemplation à la période de floraison notamment. Proche du bassin, le long du mur exposé plein sud, un autre parterre prend place. On retrouve des végétaux aimant la lumière. Les cannas, des plants de courgette, des cardères à foulon et des iris s'entremêlent sur un tapis de zinnias colorées, provenant de graines récoltées à l'Éphémère. Au fond du jardin, on retrouve une grande dépendance dans l'esprit verrière. Celle-ci a été construite par Marion et des amis. Scindée en deux parties, elle abrite d'un côté un espace de rangement pour le jardinage et de l'autre côté un petit salon. Pour marquer l'entrée, elle a planté un jasmin qui habille la façade vitrée. Une petite terrasse en bois est accolée au bâtiment. Elle permet d'ouvrir cette pièce sur l'extérieur, Marion y a installé une petite table en métal.

Plusieurs sous-espaces se dessinent dans l'organisation du jardin : la terrasse de la maison avec ses nombreux pots, la petite structure en bois, sa banquette et sa clématite dans le prolongement de la terrasse, la partie engazonnée, la mare au nénuphar et la terrasse de la dépendance ornée de son jasmin. Ils sont autant d'endroits où Marion et ses proches s'y sentent bien. C'est comme

ça qu'elle pense et qu'elle imagine son jardin. Elle m'explique le faire d'abord pour elle, puis, par extension pour les autres. Ce souci de l'accueil est par conséquent omniprésent.

“C'est peut-être un peu prétentieux de dire ça, mais il y a beaucoup de passage chez moi. J'aime bien accueillir, c'est un peu désordonné mais il y a toujours un petit coin agréable pour se retrouver. Et je pense que mon jardin est à l'image de ça. C'est un méli-mélo, il y a des petites pépites un peu partout et on peut se mettre une table, des chaises, ou s'asseoir dans l'herbe et passer un bon moment.

(...) Avec des amis on a construit un cabanon au fond du jardin. Ça donne un cachet au jardin. Mon entourage aime beaucoup cette dépendance, ils s'y sentent bien. C'est comme un petit écrin. Parfois, j'accueille des amis qui ont besoin de s'isoler. Ils viennent passer une ou deux nuits dans mon cabanon.”

(Marion, entretien du 5 octobre 2021)

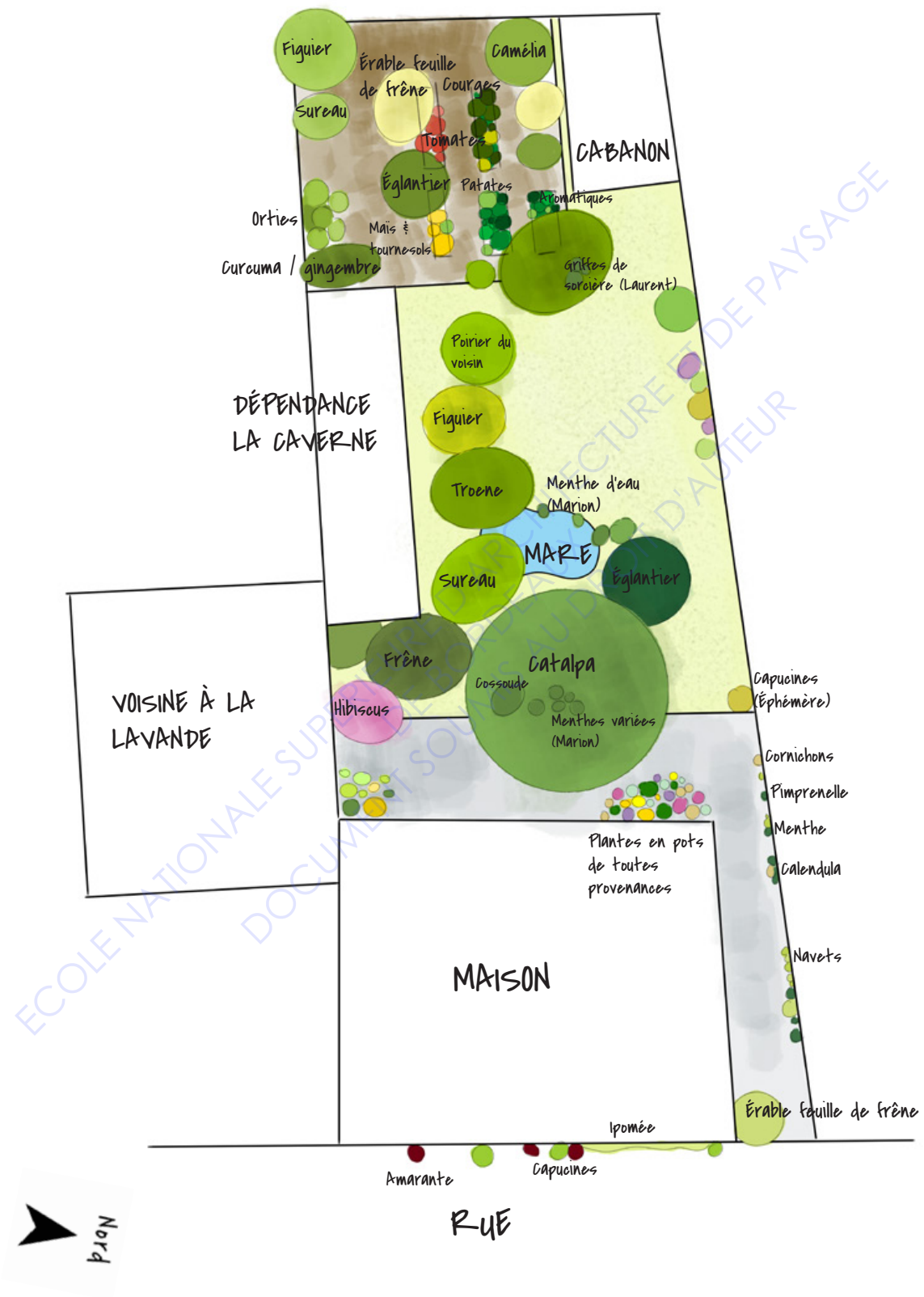
2.2 - Le jardin d'Olivier : une « bulle rurale » expérimentale

“Au squat on est trois habitants, dans le numéro 45 et le numéro 43. C'est un terrain qui appartient à Euratlantique. Il y a les deux maisons, un grand jardin et une dépendance qui s'appelle “la caverne” où habite Maé, ma troisième cohabitante. C'est un bon terrain d'expérimentation pour faire le jardin. Il est en deux parties. Je cultive un peu partout.”

(Olivier, entretien du 30 octobre 2021)

Le jardin a été créé en 2020, quand Olivier est arrivé au squat. Il était déjà ouvert depuis trois ans, par ses deux cohabitants actuels. Rien n'avait été fait, tant au niveau du jardin, qu'au niveau de la réhabilitation des bâtiments et du tri des déchets. De grands travaux ont été entrepris avec Maé, sa cohabitante. Il m'explique qu'ils voulaient agencer la maison à leur confort tout en s'inscrivant dans une volonté de casser les clichés du squat. En partant de zéro et depuis maintenant un an, le jardin s'aménage. Olivier est encore loin de ses objectifs. Même si certains aménagements ne sont pas terminés, l'état actuel du jardin permet d'exprimer sa démarche de jardinier.

Le numéro 43 et le numéro 45 de la rue forment un bâtiment d'un seul tenant. Depuis la rue, un petit portail métallique ajouré donne accès au terrain. Après une étroite allée bétonnée d'une dizaine de mètres le long du pignon, le jardin se déploie sur une surface d'environ 400 m². La présence de nombreux ligneux participe à caractériser les lieux. La pièce maîtresse étant un grand catalpa d'environ huit mètres de hauteur. Il couvre une terrasse en béton accolée à la maison sur toute sa longueur. Dans l'angle de la maison, sur la terrasse, un dédale de pots de toutes sortes prend place dessus et sous l'appui de fenêtre. Les végétaux y sont aléatoirement installés dans des conteneurs récupérés de tailles différentes. Des pensées, de la bruyère, deux oliviers du secours populaire, un pêcher issu du compost, des bégonias, autant de chrysanthèmes, quelques fraisiers en provenance d'un squat au Bouscat, deux pieds d'ashwagandha, du gingembre, quelques aloé vera, un pépino melon-poire, une chayotte et des zinnias donnés



Inventaire non exhaustif et simplifié du jardin d'Olivier. (Hamelin Coentin, 2021)

par Marion, tous ces végétaux s'enchevêtrent les uns aux autres. Olivier explique qu'il a pris pour habitude de repiquer ses boutures dans les pots déjà occupés. Ces pots ne sont pas les seuls, on en retrouve un peu partout dans le jardin. Les végétaux ne sont pas mis en pleine terre par manque d'espace et par manque de temps.

L'habitation étant "en construction" on retrouve ça et là dans le jardin, des matériaux qui jonchent le sol (palettes en bois, tuiles, parpaings, carrelage, débris issus de la maison). Olivier est très attaché à la récupération d'objets en tous genres. Ainsi, du mobilier (meubles, caisses, chaises, vélos, tables) ponctue le jardin et donne l'impression d'un espace délaissé. Au contraire, c'est avec un œil éclairé qu'il faut observer son jardin. Tout le terrain est cultivé, chaque espace est investi, dans ses moindres détails, jusqu'à la fissure dans un mur. Dans les faits, le jardin d'Olivier est un véritable terrain d'expérimentation. C'est ici qu'il teste, qu'il essaie, qu'il échoue, souvent et qu'il apprend. Déjà dans la rue, la façade du bâtiment le prouve. Ici, à la jonction du mur et du trottoir, des graines d'ipoméée, d'amarantes et de capucines ont été déposées il y a quelques mois. Aujourd'hui, ces végétaux investissent l'espace public et ornent la façade. Dans les fissures du mur de clôture en parpaing, du côté pignon de la maison, Olivier a fait pousser des cornichons, de la pimprenelle, de la menthe, des soucis ou encore des navets. À côté, au niveau de la terrasse, un jeune troène a été planté dans un trou, à l'emplacement d'un ancien poteau. Dans le fond du jardin, des structures en bambou servent de support aux courges et aux tomates.

Le jardin se divise en deux parties. La première se trouve au fond du jardin, à côté de la dépendance. Cette partie, fermée par un grillage déjà existant a été investie à des fins purement productives. Le potager semble la partie la plus ordonnée, en comparaison avec le reste du jardin. Pour Olivier : *«le terme jardin c'est chercher de l'ordre, c'est ordonner par l'humain. Donc la partie potagère est un peu structurée, mais cela dit, j'essaye de faire en sorte que ce ne le soit pas trop»*. Un portillon dessert l'entrée du potager. Ici, quelques arbres structurent la parcelle : un arbousier, un figuier échappé du jardin voisin, un sureau, des érables à feuille de frêne, un églantier, un troène et un grand camélia. En entrant, directement sur la droite, on retrouve l'espace compost, où Olivier fait pousser des orties, du gingembre et du curcuma. Face au compost, se dessinent cinq carrés de production, légèrement butés. Les deux du fond sont dédiés aux tomates et aux courges, on les repère avec les grandes structures faites de bambous en forme de tipi. À côté, une butte accueille tournesols et maïs aux variétés singulières. Olivier me montre fièrement ses épis dont le maïs fraise, maïs arc-en-ciel inca et maïs blanc, mais aussi ses têtes de tournesol dont le tournesol rouge et le tournesol géant. S'ensuit la butte des pommes de terre avec les patates douces et les pommes aux caractéristiques particulières. Enfin, c'est le carré des aromatiques, ici, rien de spécial, si ce n'est la diversité de végétaux. La seconde partie est proche de la maison. Elle comprend plusieurs sous-espaces. D'abord, l'allée et la terrasse bétonnée déjà évoquées. Puis, sous le catalpa, on retrouve différentes menthes (marocaine, bergamote, poivrée) donné par Marion qui tapissent le sol, puis, de la verveine citronnée, de la consoude et un laurier sauce en provenance du Faubourg des odeurs. Derrière,

c'est un peu plus fouillis, la végétation a pris le dessus. On distingue un églantier sous les ronces. A côté, un sureau et un lilas bordent une mare qu'Olivier n'a pas complètement achevée. Autour poussent des mauves et de la menthe d'eau. Devant la mare, plus à l'ouest, le jardin s'ouvre sur un large espace. Il est délimité d'un bord par la partie potagère et au nord par le mur de clôture. Du côté de "la caverne", un figuier, un troène et un poirier transplanté depuis le jardin du voisin marquent la limite. Un brasero fabriqué avec un baril, entouré de motifs en pavé prend place au milieu de l'espace. Tout au fond, un grand cabanon métallique sert d'espace de stockage. Des zinnias, semés ponctuellement apportent des touches de couleur à l'ensemble du jardin.

Le jardin d'Olivier présente en grande partie des végétaux dédiés au potager. Il a besoin de trouver une utilité dans chaque plante. Il prend en considération leur caractère comestible et leurs vertus médicinales. Cela-dit, il se soucie aussi de leur valeur ornementale. En effet, l'un n'empêche pas l'autre. Par conséquent, dans le jardin, les fleurs voisinent sans encombre avec les légumes, les deux palettes se complètent.

La démarche et l'engagement selon lequel il cherche à trouver une forme d'autonomie le pousse à acquérir des végétaux autrement qu'à travers le canal monétaire standardisé. Il raconte qu'il achète le moins possible. Pour lui, les échanges sont une alternative à la façon de consommer les végétaux du jardin. Pour fabriquer son jardin, Olivier a récupéré énormément de choses à travers son entourage. Tout en comprenant ceux déjà cités jusqu'ici, s'ajoutent le persil et le shiso récupérés au secours populaire, mais aussi un hibiscus, des griffes de sorcière et quelques plantes grasses et cactus de son voisin Laurent. Il a aussi récupéré des végétaux issus d'anciens squats, leur donnant une nouvelle vie. Les récoltes et les prélèvements en pleine nature sont aussi un moyen pour Olivier d'agrémenter son jardin. Il récupère souvent des aromatiques ou les graines des vivaces lors de promenade. Dans une autre mesure, il récupère aussi des denrées issues de la production du voisinage : lavande séchée, pêches sanguines, nectarines et citrons.

Olivier évoque une certaine fierté à travers les résultats de son jardin. Plus qu'un terrain d'expérimentation, ce lieu a aussi un rôle de vitrine quant à son engagement militant. Il le pense et il l'entretient dans l'optique de l'utiliser comme support à son discours. L'esthétique n'est pas son but premier. Cela dit, pour lui, un jardin diversifié, coloré, riche et productif est beaucoup plus attrayant. Les moments où il fait découvrir son jardin à son entourage, où il fait goûter ce qu'il produit, tout ça pour Olivier, c'est de l'action directe. Et ça passe nécessairement par une dimension esthétique et de production.

"L'idée c'est de faire de la propagande par le jardin. De la propagande non seulement du jardinage, mais de tout le projet politique qu'il y a derrière. Sur une visée libertaire, faire un pas vers l'autonomie intellectuelle, alimentaire, du point de vue des ressources. Donc oui, il y a cette idée de jardin vitrine"

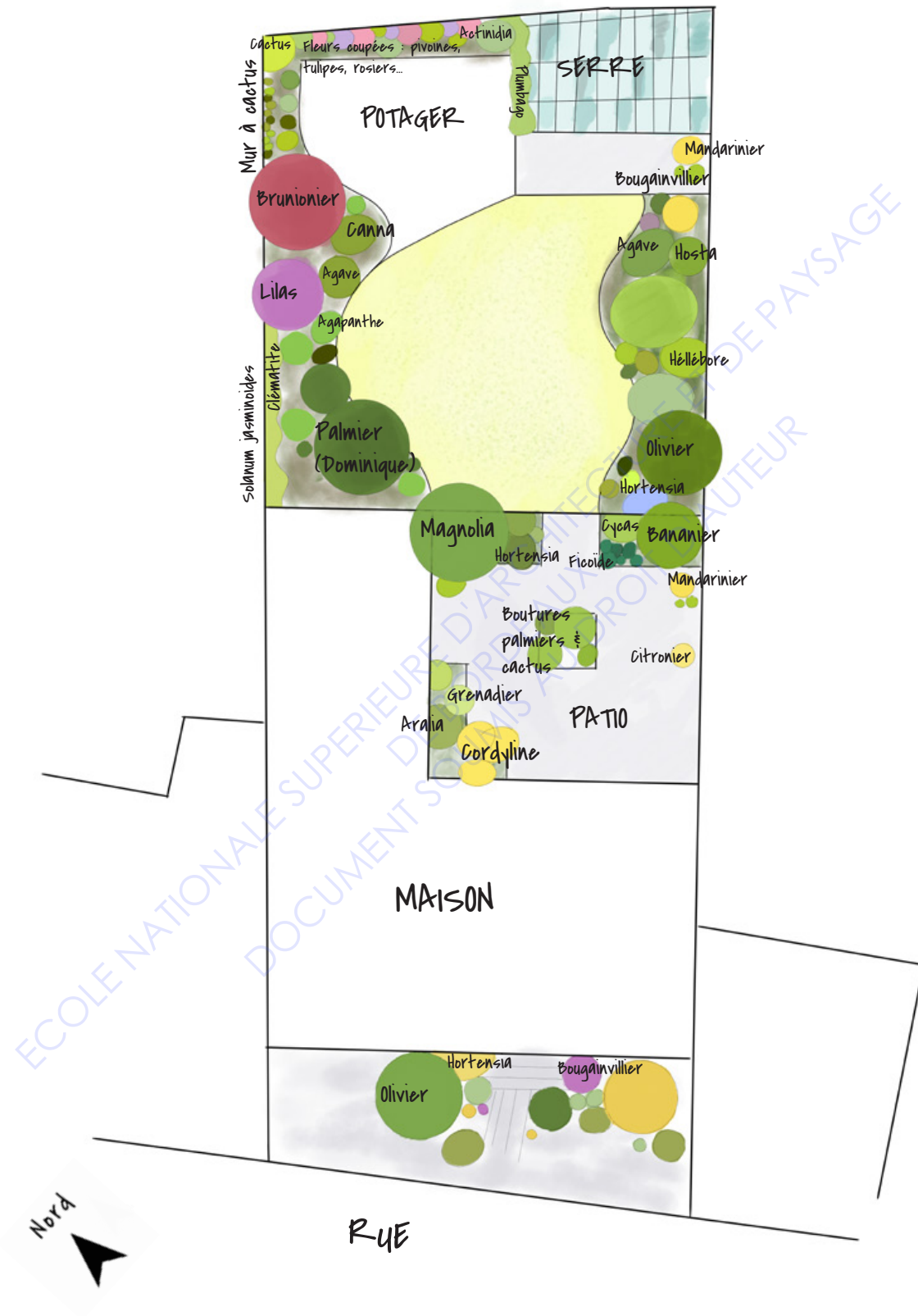
(Olivier, entretien du 30 octobre 2021)

2.3 - Le jardin d'Éric : composer avec le vivant

Le jardin d'Éric se démarque par son caractère ornemental et très soigné. Il se compose en deux parties. La partie avant, tournée vers la rue, prend la forme d'un jardin d'accueil. La partie arrière est quant à elle purement privée et intimiste. Éric m'explique que c'est un endroit qu'il aime partager avec sa famille et ses amis sans être vu par le voisinage. Cette volonté était présente depuis le début. Elle s'est mise en œuvre notamment à travers les travaux entrepris dès l'obtention de la maison. Cette dernière appartenait à un couple âgé issu d'une génération qui n'était pas forcément habituée à investir du temps et des moyens dans un jardin d'agrément. Le jardin était par conséquent basique, il était ponctué de quelques potées de géraniums. Une allée bordée de rosiers desservait le potager au fond du jardin. Des plates-bandes constituées de plantes locales habillaient les façades de la maison.

Le jardin, d'une taille relativement modeste (200 m² environ) à été totalement remanié. Éric voulait un jardin d'agrément, où se mêlent espèces locales et espèces exotiques à tendance tropicale, issues des pays au climat méditerranéen. Il a toujours été attiré par les plantes venues d'ailleurs. Il explique qu'il aime réussir à acclimater et à cultiver les plantes qui ne sont pas forcément de la région. À travers le jardin, on retrouve des végétaux inattendus, assimilables à des pépites qu'il se donne à cœur joie de montrer à son entourage. De nombreuses plantes ont suivi le couple à travers leur déménagement : les agrumes et une partie de sa collection de cactus.

À l'entrée de la propriété, un petit jardin prend place devant la maison. À travers la clôture ajourée, on observe une succession de traverses de chemin de fer qui matérialisent une allée vers la porte d'entrée. Les roses trémières, les vivaces et quelques graminées investissent l'espace de part et d'autre. Elles sont accompagnées de quelques boules de buis fraîchement taillées. Passer la maison c'est une toute autre ambiance. Ici, la cuisine donne sur un patio construit lors des travaux dont le mur côté jardin avoisine les deux mètres cinquante. Il permet de scinder le jardin pour créer plusieurs sous espaces. Ce patio faisait partie intégrante du projet. Il a été pensé dans l'idée de déplacer les pièces de vie à l'extérieur. En son centre, se trouve un petit bassin qui, aujourd'hui vidé, accueille quatre palmiers en pot qu'Éric a bouturés. Dans les angles, des réservations ont été faites pour installer des végétaux. Proche du salon, un grand magnolia couvre l'angle à droite. Il apporte de l'ombre durant l'été. À ses pieds on remarque une bouillée d'hortensias. En face, des bananiers investissent le petit massif à côté d'un cycas. Plus bas, des ficoïdes glaciales issues d'une bouture prélevée lors de vacances en Grèce habillent le sol. À l'opposé on retrouve entre autres une grande cordyline australe ainsi qu'un aralia et un jeune grenadier. Le long des murs, des plantes disposées dans des pots occupent l'espace : quatre citronniers, deux mandariniers, autant de bougainvilliers, un alocasia et un oiseau du paradis. Le tout plonge le patio dans un foisonnement végétal. En passant la porte en fer forgé, une sensation d'ouverture se fait ressentir.



Inventaire non exhaustif et simplifié du jardin d'Éric. (Hamelin Corentin, 2021)

De l'autre côté du mur, le jardin se dévoile. Le long de chaque mur, de grands massifs aux larges courbes se dessinent. Ils délimitent l'espace pelouse donnant accès au potager et à la serre au fond du jardin. Des grimpantes (solanum jasminoïdes, clématite 'Grandiflora') habillent les murs, tandis que de grands sujets (deux palmiers, un lilas, un figuier et un olivier) structurent les massifs. Ça et là, on retrouve de grandes agaves issues de sa collection de cactus. Les hortensias, bégonias, hellébore et hostas en tous genres occupent le massif exposé au nord. Là aussi, de façon éparse, sont disposées d'autres plantes vivaces d'ombre, parmi lesquelles on remarque des achillées, des pervenches, des astilbes, etc. Dans le massif en face, exposé plein sud, on distingue des agapanthes, des canas, de la molène, etc. Ce n'est que dernièrement qu'Éric s'est résolu à intégrer des plantes fleuries dans son jardin. Auparavant, il travaillait davantage ses massifs par des nuances de vert et différentes textures de feuillages. Cela s'explique par son ancien métier :

“Avant, quand je voulais faire des compositions florales, je me servais à mon magasin. Comme je suis à la retraite, pour pallier ce plaisir, j'ai intégré un certain nombre de fleurs au jardin. Maintenant je peux en couper quelques-unes quand l'envie me prend pour faire des bouquets, par plaisir.”

(Éric, entretien du 9 octobre 2021)

Éric s'emploie à sélectionner des plantes spécifiques et à les intégrer au jardin pour le plaisir des sens. Bien que les massifs soient diversifiés et densément plantés, l'impression qui s'en dégage est celle d'une volonté ordonnant sans relâche, mais d'un geste souple, l'évolution du vivant. Il exerce un contrôle régulier pour limiter certaines espèces au profit d'autres. Les multiples couches de végétaux entrelacées donnent l'impression d'une nature sauvage, non entretenue. Sans un regard éclairé, il est difficile de se rendre compte de l'entretien quotidien que cela demande.

Le potager et la serre viennent marquer le fond du jardin. Ces deux espaces semblent s'intégrer dans la continuité des lieux. Le carré de culture se déploie dans le prolongement du massif baigné de soleil. Il est agrémenté d'un certain nombre de végétaux parmi lesquels on retrouve deux fruitiers : un brugnonier et un Actinidia. Le mur au nord est dédié exclusivement à la collection de cactus. Éric y a fixé des étagères pour pouvoir les installer aux beaux jours. Sur les pourtours, dans les massifs on retrouve essentiellement des rosiers ainsi qu'une grande variété de fleurs à couper (pivoines, tulipes, dahlias, iris). Dans ce potager de saison, Éric y cultive le strict nécessaire. De mai à septembre, on y retrouve des tomates, radis et salades pour ne citer qu'eux. À côté du potager, prend place la serre, sur laquelle se développe un *Plumbago auriculata*. Elle est prolongée d'une petite terrasse où sont disposés quelques pots. La serre est arrivée un peu plus tard. Elle a été intégrée au jardin quand Éric a réellement commencé à accumuler des végétaux exotiques. Une petite collection voyait le jour. Cette petite dépendance d'environ 15 m² joue avant tout le rôle d'une orangerie, où les plantes fragiles

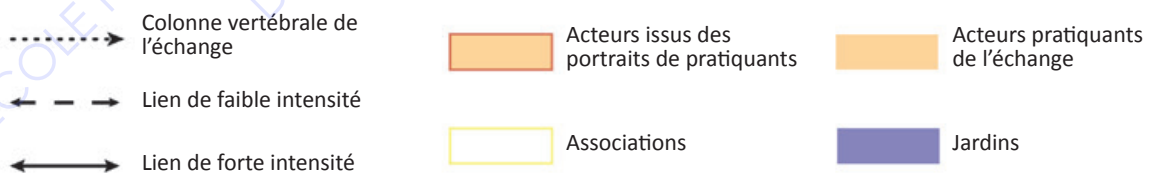
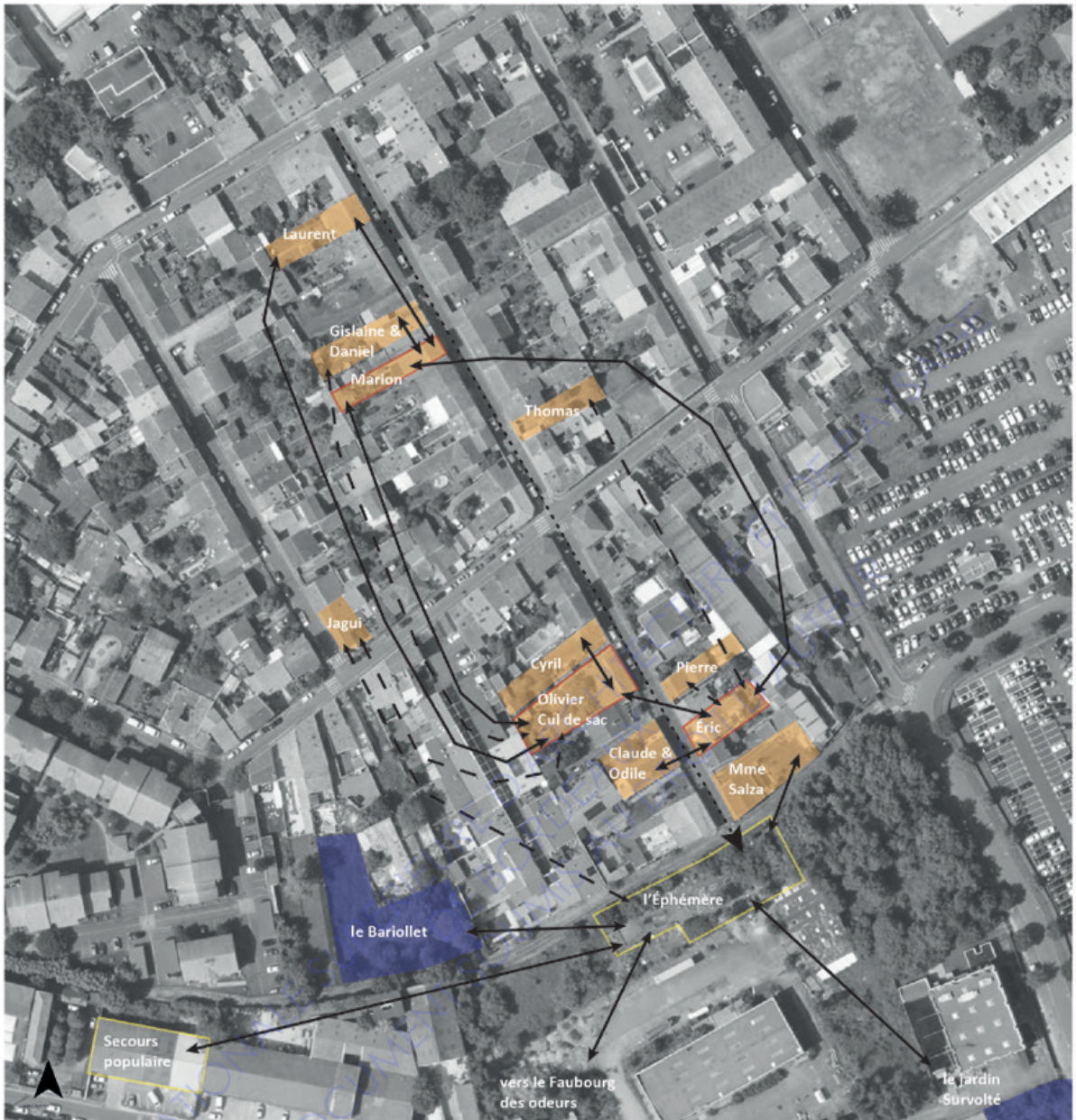
sont stockées durant l'hiver. Mais c'est aussi le lieu privilégié où sont réalisées les diverses boutures et les semis. C'est ici qu'Éric passe le plus clair de son temps à produire et à créer du stock pour ensuite les transmettre à son entourage.



À gauche le patio fleuri en période estivale (photo Éric, 2020). À droite, l'orangerie d'Éric où il stocke ses plantes et produit semis et boutures. On aperçoit les semis de citronniers sur la photo au dessus. (Photo Hamelin Corentin, 2021).

3 - Le réseau d'échange au sein du quartier : quand l'invisible devient visible

Jusqu'ici, la recherche de terrain à permis d'exposer la richesse de la pratique sociale d'échange de végétaux. À travers les trois portraits de pratiquant et les activités menées au sein du jardin l'Éphémère, diverses formes et natures d'échanges ont pu être révélées. Ce présent chapitre a aussi pu présenter spatialement trois jardins d'échanges, tous uniques et complémentaires à la fois. Sous la forme d'une synthèse, cette dernière partie du second chapitre tente de présenter une cartographie de la pratique sociale d'échanges au sein du terrain d'investigation : la rue du Général Faidherbe et ses alentours. C'est une façon de spatialiser ce réseau d'échange et de rendre véritablement compte de l'ampleur de cette pratique.



Carte sociale rendant compte des liens basés sur les échanges de plantes au sein du quartier. (Hamelin Corentin, 2021)

La carte à dire d'acteurs fait le diagnostic du territoire de recherche, vu par un regard complexe, comme un espace de relations. On retrouve ainsi les liens entre le jardin communautaire et le quartier, les rapports entre les jardins privatifs et l'Éphémère ainsi que les relations entre les différents jardins individuels.

Ce second chapitre, dédié à l'organisation spatiale des différents échanges au sein du terrain d'étude a permis de cerner la complexité d'une telle pratique. La cartographie sociale du réseau a montré l'importance du jardin l'Éphémère, qui agit comme le point de rencontre préférentiel dans le quartier. Différents types de relations ont été évoqués, avec des liens plus ou moins forts, voire inexistantes parfois. Les échanges de plantes participent réellement à construire des liens solides. Ils sont, pour la plupart, essentiels à la construction et au bon déroulement de certains jardins qui composent les lieux.

Cette quantité de matériaux a permis de révéler de nouveaux questionnements. Les espaces et les pratiques au sein desquels ces dernières se déroulent montrent comment les pratiquants s'approprient et réinventent le concept du jardin. La suite de ce travail de recherche s'attachera à montrer en quoi le jardin de l'échange se situe en marge des "jardins ordinaires" (Dubost, 1997).

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 3 : LE JARDIN DE L'ÉCHANGE

L'exposition des observations de terrain proposée dans les deux premières parties de ce mémoire sera nourrie par des recherches théoriques dans ce dernier chapitre. C'est cette matière accumulée préalablement qui permettra alors de théoriser la pratique et d'approfondir les questionnements au regard de l'état de l'art. Composé en deux temps, ce dernier chapitre s'intéressera d'abord aux notions qui définissent le concept de jardin. Elle tentera de replacer le terrain beglais dans une histoire récente d'un intérêt retrouvé pour le jardin. Dans un second temps, ce chapitre montrera comment ces territoires marginaux, comparables à des utopies réelles, réinventent, par les pratiques sociales qu'ils produisent, les notions propres au jardin. Il exposera, en opposant le concept de jardin de manière générale et le jardin basé sur l'échange, les divergences et les convergences plausibles en ce qui concerne leurs définitions.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 -Le concept de jardin : origine, notions et histoire récente

Le terme jardin est riche. Caractériser son histoire est un exercice complexe, ce n'est pas l'objectif de cette partie. Cette dernière se veut analytique, avec une perspective de montée en généralité. Pour comprendre l'enjeu des jardins basés sur l'échange, il est utile dans un premier temps, de replacer le terrain beglais non seulement dans une histoire récente d'un "retour au jardin" mais aussi par rapport aux notions qui définissent le concept de jardin.

1.1 - Définition générale : origine et notions

Le mot jardin nous est très familier. Utilisé par le plus grand nombre, de multiples domaines ont recours à ce terme : les sciences de la nature et de la vie, les technologies du vivant, les sciences de l'homme et de la société, les arts plastiques, la littérature et la philosophie. Donadieu et Mazas le définissent comme un lieu « emblématique d'un type déterminé de rapport à la nature et à l'environnement, le jardin depuis toujours condense de manière élective et sélective les goûts et les valeurs de la société qui le produit; au sein du vaste ensemble constitué par le paysage, le jardin modélise les significations les plus hautes et les symboles les plus précieux pour ceux qui lui donnent forme et devenir. Il est ainsi le reflet d'un art de vivre, art de vivre pour soi dans un contexte donné, art de vivre avec et pour les autres à un moment précis de l'histoire et dans un lieu géographique déterminé. Le jardin reconstitue un microcosme au sein du macrocosme et, tout comme le paysage, il suppose pour être habitable, pour offrir le bonheur et le plaisir attendus de lui, d'être intimement relié à ceux qui l'utilisent. Nécessaire proximité, qui passe par les sens, de l'humain et du milieu où il vit.» (Pierre Donadieu, Elisabeth Mazas, 2002, p.8).

Pour mieux comprendre le concept de jardin, il est essentiel de s'intéresser aux notions qui le définissent. Connaître son sens et ses origines étymologiques est un bon point de départ. Le terme jardin est issu de deux racines, l'une latine et l'autre germanique : respectivement hortus et gard. L'Hortus était à la fois le lieu des cultures potagères et ornementales. Pour les romains, il représentait le jardin dans sa généralité. Le gard, renvoie quant à lui à la notion de clôture. L'association des deux racines a donné le terme hortus-gardinus, un terrain clos, planté de végétaux utiles ou d'agrément. Plus tard, l'hortus-gardinus sera réduit à gardinus, à l'origine du mot jardin. Car c'est au 12ème siècle, que le terme jardin est attesté au sens de « terrain, généralement clos, où l'on cultive des végétaux utiles ou d'agrément » (Grand mal fit Adam, éd. H. Suchier, 88). À travers cette définition, le jardin clos montre l'intérêt que porte l'homme à marquer son territoire. Le jardin est ainsi un espace réservé par l'homme « où la nature est disposée de façon à servir au plaisir de l'homme. » (Grimal, Levy, §1). La limite apparaît comme une notion constitutive à la définition du terme.

De plus, faire le jardin résulte en toute action de mise en ordre de l'espace. Il y a ce rapport entre l'homme et la nature qui s'installe. D'après Auricoste, « il est le lieu dans lequel, et par

lequel, l'esprit a réussi à comprendre et à dominer les lois de l'univers». Il y a donc cette notion de contrôle qui s'opère.

Aujourd'hui, l'apport du paysagiste, dont la professionnalisation date de l'après-guerre, caractérise l'échelle du jardin. Il agit en effet en tant que compositeur des lieux et apporte son savoir-faire et sa technique à la conception du lieu clos. Dans une société relativement au fait du jardin, ils se présentent comme les individus les plus à même d'organiser cet espace. Les concepteurs participent à rendre les jardins «singuliers, agis par les « arts de faire» chers à Michel de Certeau. Au-delà de ces réserves, les modèles servent néanmoins à décrire ce que les façons de faire doivent à l'appartenance à une société, en ses différents lieux et temps.» (Bergues, 2005, §17).

Cela a été évoqué précédemment, le jardin se distingue par un espace planté de végétaux d'utilité ou d'agrément. C'est donc un lieu où on y cultive de façon ordonnée des plantes domestiquées ou sélectionnées. Les plantes qui le constituent participent à caractériser ce lieu. Au sein d'une société largement acquise à la consommation de masse, le marché du jardin rejoint désormais le rang des secteurs sur-consommés. Le développement des exportateurs hollandais ou allemand et l'existence des jardinerie et grands magasins spécialisés en témoignent. Par conséquent, connaître la provenance et la façon dont les végétaux intègrent le jardin déterminent la vision de celui qui l'ordonne. La notion du végétal, comme indicateur d'une certaine vision sociale, semble elle aussi, être utile à la définition du concept de jardin.

1.2 - L'histoire récente du «retour au jardin»

Sujet à un regain d'intérêt depuis les années 1970, le jardin fait l'objet d'une véritable redécouverte. Son engouement ne relève pas d'une mode passagère. Il a succédé, en France, à un long temps d'éclipse entre l'après-guerre et les années 1970. Ce renouveau d'intérêt résulte aussi bien du rejet d'un urbanisme déshumanisé que de l'affirmation de la conscience écologique. En effet, ces années sont marquées par une demande sociale croissante de «vert patrimoine» (Françoise Dubost). La renaissance du jardin se définit donc par une volonté de renouer avec la nature. Selon Louisa Jones, dès la fin du 20^{ème} siècle, «le jardin n'est plus simplement un décor raffiné, une pièce extérieure ou un passe-temps agréable. Il est devenu un lieu où l'on apprend à renouer des liens avec la nature, à accueillir la vie sauvage et à préserver la biodiversité, redécouvrir des senteurs, les textures et les saveurs du monde vivant, à allier économie et beauté, à raconter une histoire, inventer des symboles personnels et faire preuve de créativité artistique.» (Jones 2000, 9). D'après une étude menée en 2009 par l'institut Ipsos pour le compte de l'UNEP, le jardin apparaît comme le lieu privilégié pour renouer avec le vivant. C'est ici que les comportements respectueux de l'environnement s'expriment de la manière la plus évidente : les Français, conscients de la nécessité de faire des efforts à tous les niveaux, tentent d'adopter une attitude écologique.

Le terrain beglais, à travers la présence du jardin l'Éphémère, renvoie aussi à l'essor des jardins

partagés apparus dans les années 1980 et 1990. Ces jardins sont devenus des moyens de réinvestir spontanément un quartier pour ses habitants en occupant du foncier, souvent délaissé. Les jardins communautaires sont des « instruments d'un projet de ville durable (D'Andréa & Tozzi, 2014), convoqués comme natures en ville (Blanc, 2013), dans la construction de liens sociaux (Demailly, 2014), comme projet temporaire d'occupation du foncier ou encore requalifiés comme formes d'agriculture urbaines (Aubry et al., 2014). Les jardins collectifs sont valorisés pour leur rôle dans la production de diverses aménités économiques, sociales, culturelles, environnementales, paysagères.» (Vandenbroucke, 2017, §2).

Le fait de recontextualiser ce « retour au jardin » permet maintenant de s'intéresser en profondeur au jardin de l'échange et de comprendre en quoi il diffère des jardins plus conventionnels.

2 - Le jardin de l'échange, une utopie réelle ?

Si l'utopie offre un idéal « sans lieu réel », l'hétérotopie, elle, correspond à un lieu réel (Lévy et Lussault, 2013). C'est ainsi qu'on pourrait décrire le jardin de l'échange. En s'écartant de la norme, ces territoires marginaux fabriquent les leurs et imaginent de nouvelles perspectives sur le plan économique et social.

2.1 - Des territoires marginaux

Une « bulle rurale », c'est ainsi qu'Olivier définit son jardin. Cela montre quelque part l'envie de se détacher de l'univers de la ville. Ces territoires déclinent la nouvelle approche urbaine de la campagne. Car à travers ces jardins urbains, l'idée d'un art de vivre à la campagne se fait ressentir. Aujourd'hui, le jardin est entré dans l'économie conventionnelle. Le marché du jardinage ressemble aux autres secteurs de la consommation, dominés par la grande distribution (hyper et supermarchés, grandes surfaces de bricolage, jardineries) et marqué par le lobbying industriel, le marketing et la publicité.

« Depuis les années 1930, on constate une véritable explosion du marché du jardin, avec une croissance de 4% par an (+ 5%, en 1999). Plus d'un Français sur deux (69% en 1999) s'adonne au jardinage. 59% des Français disposent d'un jardin, 20 % d'un balcon ou d'une terrasse. Si ces chiffres recouvrent une réalité très diverse, ils illustrent néanmoins le développement considérable du marché. » (Bergues 2011, p.270).

Le cas concret du quartier Marcel Sembat démontre qu'il existe, en milieu urbain, des territoires marginaux où le jardin se fabrique loin des standards de consommation, à travers une économie informelle. Ces « acteurs jardiniers » empruntent et s'approprient une culture faite de bricolage et d'échange exprimée à travers les « jardins paysans » (Bergues, 2011). Au sein de cette

hétérotopie, ils voient d'un autre œil les transformations sociales contemporaines : la prépondérance d'une société dite de croissance, le développement des villes et la recomposition de liens sociaux, l'engouement pour le jardin, la progression d'une conscience écologique et d'un désir de campagne et de nature. En mettant les mains dans la terre, et en pratiquant le jardin, ces jardiniers ouvrent de nouvelles portes quant à la façon d'imaginer et de construire ce lieu favorable à l'appréhension du vivant.

La présence de l'Éphémère montre aussi la volonté d'initier une dynamique de développement de vie de quartier. Le jardin contribue au développement de liens sociaux de proximité. En ce sens, il est la pièce maîtresse de ce territoire.

2.2 - Entre convergence et divergence : des notions reconsidérées pour une nouvelle définition du concept de jardin

À travers les notions évoquées, définissant le concept de jardin, certaines semblent diverger quand il s'agit de définir le jardin basé sur l'échange. D'abord il y a l'aspect économique, comme établi précédemment, mais aussi le concept de limite qu'il faut interroger. Le cas d'Olivier montre à quel point son jardin s'affranchit des clôtures. Les végétaux présents devant chez lui sur l'espace public, semés de sa propre initiative, témoignent d'un passage aisé entre privé et public. Les limites apparaissent floues, l'espace de la rue devient finalement le jardin de tout le monde. Y intégrer des plantes participe à améliorer une certaine qualité de vie, mais surtout à s'approprier un espace. C'est aussi le cas du jardin de Marion, dans une autre mesure.

Les trois portraits de pratiquant bousculent aussi les codes du jardin, où le concepteur est la personne la plus à même de penser l'espace. Dans le jardin de l'échange, le jardinier devient le concepteur de son jardin. C'est lui qui détermine les espaces et la forme que le terrain prend. Le jardin devient l'œuvre intime de personnalités originales et passionnées. Dans ce cas présent, le jardin d'Éric est le plus représentatif du jardin sans concepteur.

Finalement, le jardin de l'échange semble être le lieu favorable à l'appréhension du vivant. Dans ces jardins de passionnés, la pratique du jardinage apparaît comme une manière d'apprendre et de comprendre le monde du vivant, humains et autres individus. C'est cette pratique sociale qui permet réellement d'aller au-delà des discours et de passer véritablement à de l'action par la pratique de la terre.

Ce troisième et dernier chapitre a montré comment le jardin de l'échange se détache des définitions générales du jardin. Les différentes pratiques mises en œuvre en ces lieux les érigent en territoires marginaux. Plus que de simples jardins, ils deviennent de véritables hétérotopies reconsidérant les notions qui définissent ce lieu : ses limites, son modèle économique, la place du concepteur. La pratique sociale de l'échange apporte une nouvelle vision sur la façon d'appréhender le monde qui nous entoure, du moins, à l'échelle du quartier.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Ce travail de recherche, dédié au végétal issu du jardin, avait pour ambition d'explorer la pratique sociale d'échange de plantes en milieu urbain. Pour ce faire, la recherche se basait sur une hypothèse comme fil conducteur : le végétal n'est qu'un prétexte à produire du lien social. En dédiant ce travail à l'échelle du jardin, et en imaginant ce dernier comme le cœur des relations sociales, cette recherche avait pour objectif de répondre à plusieurs questionnements. En quoi le jardin est un laboratoire du vivre ensemble ? Qu'est ce que cette pratique sociale d'échange de plantes en milieu urbain produit sur le plan social, économique ? La méthodologie empruntée au domaine des sciences humaines a permis de comprendre en détail la pratique sociale au sein du quartier Marcel Sembat. Cette dernière est largement présente et pourtant si discrète. Ce sont les phases d'arpentage de terrain, dédiées aux observations et aux entretiens, qui ont su révéler une pratique difficilement visible. Les échanges sont en grande partie informels, et bien souvent, ils résultent de brèves discussions du quotidien. À Marcel Sembat, la recherche a montré que cette pratique participe sérieusement à consolider les relations entre habitants. Elle est consolidée par la présence du jardin l'Éphémère qui agit comme un nœud communautaire au sein du quartier. Cela a été évoqué, chaque échange est singulier, il renvoie à une volonté particulière, il transmet un message. Parallèlement à l'échange, le jardin apparaît comme le point de départ de cette pratique. Les plantes et les savoirs transitent constamment. Ils y arrivent et ils y sortent. Découvrir les jardins de trois pratiquants a été l'occasion d'en apprendre davantage sur leurs pratiques. C'est cet arpentage de terrain qui a fait émerger des interrogations sur le véritable sens du terme jardin.

Le jardin de l'échange, comme il a été nommé, a montré qu'il s'apparente à un territoire en marge. Les notions du concept ont été révisées. Le jardin de l'échange, véritable hétérotopie, a établi sa propre définition. La pratique sociale de l'échange, plus qu'un simple lien social, renforce des intérêts d'ordres écologiques, en faveur de la biodiversité. Nous l'avons vu, le jardinage se dévoile comme une véritable passion, il permet de mettre les mains dans la terre et de côtoyer le monde du vivant. En ce sens, le jardin devient le lieu privilégié à l'appréhension de la dite « nature ».

Préalablement, la mise en place d'une cartographie sociale, "carte à dire d'acteur", à l'échelle de la rue du Général Faidherbe, a permis de faire un diagnostic du réseau de relations basées sur l'échange. Elle a mis en avant la présence de liens d'intensité variable, entre différents individus. Cet outil a permis de visualiser comment dans cet espace, les habitants sont en train de matérialiser des relations économiques, politiques, mais aussi culturelles, résultant des

transformations par lesquelles passe le monde actuel. Cette pratique apparaît comme une alternative à la sur-consommation, elle inscrit le jardin au sein d'une économie informelle. C'est sûrement sur ce point que des perspectives voient le jour. En tant que futur paysagiste, il semble intéressant de prendre en considération la façon dont des communautés, engagées de par leurs pratiques, investissent et repensent le jardin et l'espace public en milieu urbain.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

- BERGUES, M. 2011. *En son jardin. Une ethnologie du fleurissement*, Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Ethnologie de la France », sur la base d'une thèse soutenue en 2003.
- BERGUES, M. 2004. *Dire avec des fleurs ; manières de jardins et modèles de cultures*, dans : *Le goût des belles choses : Ethnologie de la relation esthétique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- BERGUES, M. 2004. *La relation jardinière, du modèle paysan au modèle paysager. Une ethnologie du fleurissement*, Ruralia [En ligne]. 15 |, mis en ligne le 30 septembre 2005, consulté le 10 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/1045>
- BODÉLAN, P. 2013. *Le jardin : une clé de lecture du végétal en milieu urbain*, Projets de paysage [En ligne]. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/12281>
- BRUNON, H. *Jardins - Vue d'ensemble*, Encyclopædia Universalis [en ligne]. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/jardins-vue-d-ensemble/>
- BRUNON, H, MOSSER, M. *Jardins – De la révolution industrielle à nos jours*, Encyclopædia Universalis, consulté le 25 septembre 2021. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/jardins-de-la-revolution-industrielle-a-nos-jours/>
- BRUNON, H, MOSSER, M. *Jardin - Sciences et techniques*, Encyclopædia Universalis [en ligne]. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/jardins-sciences-et-techniques/>
- BRUNON, H, MOSSER, M. 2006. *Le jardin contemporain: renouveau, expériences et enjeux*, éd Scala.
- LE DANTEC, J-P. (1996). *Jardins et Paysages. Textes critiques de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Larousse.
- DONADIEU, P, MAZAS, E. (2002). *Des mots de paysage et de jardin*, France, Educagris.
- DUBOST, F. *Jardins - Les Français et leurs jardins*, Encyclopædia Universalis [en ligne]. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/jardins-les-francais-et-leurs-jardins/>
- DUBOST, F. (1997). *Les jardins ordinaires*, Paris. L'Harmattan, (Réédition de Côté jardins, 1984).
- DUBOST, F. (1994). *Vert patrimoine, la constitution d'un nouveau domaine patrimonial*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- HANNERZ, U. (1971). *Explorer la ville : éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Seuil.
- *Jardiner*, Les Carnets du Paysage, Actes Sud, numéro 9/10, 2003.

-LAROZE, C. Le jardin inspiré, in BRUNON, H. (dir.), *Le Jardin notre double. Sagesse et déraison*, op. cit., pp 207-218.

- JONES, L. (2000). *Nouveaux jardins de campagne*, Paris, Albin Michel.

- LÉVY, J, LUSSAULT, M (dir.). (2013), (2003 pour la première édition). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, p.495-496.

- SAUTOT, D. 2011. Pascal Cribier défricheur de perspective. *L'Architecture d'Aujourd'hui*. 383, 124-144.

- SAFFI, S. (2004). *Jardin > giardino : étude étymologique, phonologique et psycho-systématique*, Itaties, 8 | ,pp 17-38.

- VANDENBROUCKE, P, CANAVESE, M, DACHEUX-AUZIÈRE, B, GRENET, M, MOUHOT, L, BERTHIER, N, MELIN, G, POUVESLE, C, RÉMY, E et CONSALÈS, J-N. (2017). *Derrière l'utopie du jardin collectif, la complexité d'un projet social, technique et politique*, Géographie et cultures, 103, pp 19-37.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGIS
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PATENTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LE JARDIN DE L'ÉCHANGE : UN LABORATOIRE DU FAIRE SOCIÉTÉ

LA PRATIQUE SOCIALE D'ÉCHANGE DE PLANTES EN MILIEU URBAIN le cas du quartier Marcel Sembat à Bègles

Ce mémoire porte sur la pratique sociale d'échange de plantes en milieu urbain. Elle documente, questionne et analyse ce que signifie cet acte et ce qu'il produit. Elle repose sur une enquête ethnographique, par observations et par entretiens, menée dans le quartier Marcel Sembat à Bègles choisi en raison de sa vie associative et communautaire riche. Il s'agit d'explorer et de comparer les pratiques de trois habitants aux profils différents en se focalisant sur leurs relations sociales mais aussi en prenant en compte les espaces dans lesquelles elles s'inscrivent. Véritable hétérotopie, le jardin de l'échange devient le théâtre des relations entre individus. La perspective adoptée dans ce mémoire rend compte à quel point cette pratique sociale questionne le concept de jardin tel qu'il est défini de manière générale.

La première partie du mémoire correspond à la chronique de la pratique d'échange des habitants. La seconde partie expose spatialement l'organisation et la complexité des relations. La troisième partie propose une analyse des situations observées en interrogeant le sens même de la définition du terme jardin au prisme de la pratique sociale.

jardin - échange - plantes - relation - enquête sociale - pratique sociale - don - contre don

This dissertation focuses on the social practice of plant exchange in an urban setting. It documents, questions and analyzes what this act means and what it produces. It is based on an ethnographic survey, through observations and interviews, conducted in the Marcel Sembat neighborhood in Bègles, near Bordeaux, chosen because of its rich associative and community life. The aim is to explore and compare the practices of three inhabitants with different profiles, focusing on their social relations but also taking into account the spaces in which they are embedded. A true heterotopia, the garden of exchange becomes the theater of relations between individuals. The perspective adopted in this dissertation shows to what extent this social practice questions the concept of garden as it is generally defined.

The first part of the dissertation chronicles the exchange practice of the inhabitants. The second part exposes spatially the organization and complexity of the relationships. The third part proposes an analysis of the observed situations by questioning the very meaning of the definition of the term garden in the prism of social practice.

garden - exchange - plants - relationship - social survey - social practice - gift - counter gift